LA

SYNONYMOLOGIE

APPLIQUÉE,

OU

MES OBSERVATIONS

A

M.r GUIZOT,

ec., ec., ec.

JUSTIFICATION DU NÉOLOGUE.

---

* Ce titre est une innovation qu'on pardonnera sans doute après avoir lu cet OPUSCULE. Dans tous les cas, je déclare ne m'en être servi que pour donner à l'étude de la Synonymie qui existe entre les mots d'une même famille, l'importance que lui reconnaît M. GUIZOT, lui-même, lorsqu'il dit : « ce n'est pas d'après le nombre des mots qu'il faut » calculer la véritable richesse d'une langue, mais bien d'après » celui de leurs valeurs et des idées qu'ils expriment. »

« Rien n'est plus propre à enrichir une langue que la » distinction des mots synonymes. On dit : *l'ordre agrandit* » *l'espace :* cette vérité peut s'appliquer ici. »

« Si une bonne administration, une grande régularité » dans la destination et dans l'emploi des fonds, augmentent » réellement la richesse des individus, il en est de même » de la richesse des langues. »

Certes, d'après ces excellentes raisons, qui prouvent plus que suffisamment l'importance d'une science, encore nouvelle dans sa théorie, on pourrait imaginer le mot *Synonymologie* pour signifier l'art de reconnaître les différences qui existent entre les mots synonymes d'une langue, ainsi que l'ÉCONOMIE *idéologique* qui doit régler l'étendue comme la valeur de ces différences, ou distinctions délicates, quelquefois difficiles à saisir.

DE L'IMPRIMERIE D'ANGE TRANI.

3 N

(2

LA

SYNONYMOLOGIE

APPLIQUÉE,

OU

ESSAI SUR L'ART DE RECONNAÎTRE PAR L'ANALYSE ET LA SYNTHÈSE LES DIFFÉRENCES IDÉOLOGIQUES QUI EXISTENT DANS TOUTES LES LANGUES ENTRE LES MOTS QUI PARAISSENT ÊTRE SYNONYMES.

OU BIEN,

MES OBSERVATIONS

À

M.r GUIZOT,

AUTEUR DU NOUVEAU DICTIONNAIRE UNIVERSEL DES SYNONYMES DE LA LANGUE FRANÇAISE, EC., EC.

Par CH. APPERT, professeur autorisé.

Le premier livre d'une *nation civilisée* doit être le dictionnaire des Synonymes de sa langue. (*Imitation de Volney.*)

NAPLES,

CHEZ L'AUTEUR, *vico Carminello, n. 56, à Toledo.*

1826.



AVIS.

L'auteur a l'honneur de prévenir le Public qu'il vient d'ouvrir une souscription à son ouvrage, intitulé: THÉORIE GÉNÉRALE ET PRATIQUE DU LANGAGE, APPLIQUÉE à la LANGUE FRANÇAISE, EC.

Les conditions de la souscription sont :

1.° l'Ouvrage contiendra 2 vol. in-8.°; chaque volume, imprimé sur très-bon papier, se composera de 350 à 400 pages au plus.

2.° Le prix de chaque volume, pour M.rs les souscripteurs, seulement, est fixé à 8 carlini, exigibles lors de la livraison du premier volume.

3. Pour les personnes qui n'auraient point souscrit, le prix de chaque volume est fixé à un ducat.

4.° Les noms ou qualités de M.rs Les souscripteurs seront placés à la tête de l'ouvrage.

N.a on peut se faire inscrire tous les jours, excepté le dimanche, chez l'auteur, vico Carminello, n. 56, palazzo Trani, depuis 8 heures du matin jusqu'à midi.

Mons.r Appert prévient également le Public qu'il continue toujours de diriger chez lui des cours de Langues étrangères et de littérature.

INTRODUCTION.

De toutes les réputations littéraires la moins usurpée doit être celle que la postérité respecte, ou qu'elle accorde aux hommes qui ont rendu les plus grands services à la littérature philologique. Si cette assertion est exacte, les français ne doivent citer qu'avec orgueil et vénération les noms célèbres des Girard, des Dumarsais, des Condillac, des Beauzée et de tant d'autres écrivains philosophes, dont les recherches savantes et profondes ont le plus contribué à nous fixer sur le véritable génie de notre langue, comme sur le caractère de celles qui peuvent lui être comparées.

Mais, telle est l'inertie de l'intellect humain! l'auteur le plus éclairé et le mieux inspiré, pourra traiter avec une supériorité inimitable une ou plusieurs branches de la science qui l'occupe, sans pouvoir prétendre réunir en un seul et même corps de doctrine, tous les élémens nécessaires à former un tout parfait et indivisible du sujet qu'il a entrepris d'explorer.

Le nombre toujours croissant des auteurs qui ont associé leurs travaux à ceux de l'abbé Girard, et qui sur ses traces ont rencontré une célébrité, qui, d'abord, paraissait désespérée, prouve suffisamment que si un chef-d'œuvre ne

peut être l'ouvrage de plusieurs hommes, ce même chef-d'œuvre ne pourra jamais devenir l'ouvrage d'un seul homme dans les sciences abstraites.

Le titre de l'ouvrage de M. Guizot semble annoncer qu'il ne reste plus de terres inconnues dans les vastes régions de la Synonymie ; et l'on est d'autant plus disposé à prêter l'oreille à cette flatteuse espérance que l'introduction à son ouvrage nous présente le développement d'une théorie aussi ingénieuse que savante, ainsi qu'un aperçu des différentes doctrines émises par les hommes illustres qui ont possédé les sentimens les plus vrais et les plus profonds de cette science.

Sans vouloir critiquer le nouvel auteur des Synonymes, ni prétendre m'égaler à ceux qui l'ont devancé dans la même carrière, je vais prendre la liberté de lui soumettre mes doutes sur les différences idéologiques que je trouve dans son ouvrage entre les mots, *espérance*, *espoir.*

Voici le fait :

ESPOIR, ESPÉRANCE.

(c'est dans cet ordre que Roubaud place ces deux mots.)

« On prétend qu'*espoir* est moins usité en prose » qu'en vers : cependant je l'ai trouvé chez les » prosateurs autant que chez les poètes. Bou- » hours, en défendant ce mot contre Ménage, » cite plusieurs phrases où l'abbé Regnier l'a

» employé dans son excellente traduction de Ro-
» drigués. Mais il est d'un usage moins com-
» mun que son synonyme, par la raison qu'il
» ne s'applique pas indifféremment, comme *espé-*
» *rance*, à toutes sortes d'objets de nos désirs. »

« Ainsi l'*espérance* s'étend sur tous les genres
,, de biens que nous désirons obtenir, avec plus
,, ou moins de penchant à croire que nous les
,, obtiendrons; l'*espoir* s'adresse proprement à
,, cette sorte de bien dont nous désirons le plus
,, ardemment la possession et dont la privation
,, serait pour nous un malheur, le désir et la
,, crainte qui accompagnent l'*espoir* sont toujours
,, plus ou moins vifs: il n'en est pas toujours
,, de même de l'*espérance*. L'*espoir* tout détruit
,, menerait au désespoir: le *désespoir* est évi-
,, demment le contraire de l'*espoir*. L'*espérance*
,, trompée ne nous laisse souvent dans le cœur
,, qu'un sentiment de peine. ,,

« *Espoir* n'indique qu'un sentiment peut-être
,, passager, une disposition actuelle, tandisqu'
,, *espérance* désigne plutôt une disposition ha-
,, bituelle, un état ou une modification plus ou
,, moins constante. ,,

Après avoir tracé en idéologue profond l'art théorique de la synonymie entre les mots qui semblent occuper la même idée, M. Guizot contracte tacitement avec le public l'obligation de ne lui présenter que des solutions conformes aux

idées qu'il a reçues et posées en principes. Ainsi, bien que le synonyme dont il s'agit ici ne soit pas de lui, il n'en est pas moins vrai de dire que son respect pour le nom de Roubaud ne devait point l'emporter sur l'intérêt général, parcequ'alors il se rend gratuitement coupable de toutes les fautes qu'on rencontre dans son ouvrage, en comparant sa théorie à l'application qu'il en a faite.

« Mais, ce ne sont pas les mots qui louent ,, ou qui blâment, a dit Labruyère, ce sont les ,, faits et la manière de les présenter. ,,

M'y voici :

On prétend qu'ESPOIR est moins usité en prose qu'en vers: cependant je l'ai trouvé chez les prosateurs autant que chez les Poètes.

Que conclure de cette assertion, sinon que l'auteur cherche des raisons dans l'opinion des autres, et que n'en pouvant trouver il nous communique tous les doutes de la sienne?

Bouhours, en défendant ce mot contre Ménage, cite plusieurs phrases où l'Abbé Regnier l'a employé dans son excellente traduction de Rodriguès; mais il est d'un usage moins commun que son synonyme, par la raison qu'il ne s'applique pas indifféremment, comme ESPÉRANCE, à toutes sortes d'objets de nos désirs.

Plaisante manière de chercher la véritable signification d'un mot que de mettre en doute son

existence! *aux grands maux les grands remèdes;* et il semble que Roubaud regrette ici l'usage que Regnier semble avoir fait du mot *espoir* dans son Rodriguès; mais bientôt il se console en nous faisant observer qu'il est d'un usage moins commun que son synonyme *espérance.* Cependant la lecture de nos meilleurs classiques prouve le contraire de ce qu'il avance. Qu'importe, une raison en vaut une autre tant qu'elle n'est point rejetée, et qu'elle se trouve fortifiée d'un paradoxe que le nom seul de l'auteur a pu faire respecter.

Ainsi l'ESPÉRANCE s'étend sur tous les genres de biens que nous désirons obtenir, avec plus ou moins de penchant à croire que nous les obtiendrons. L'ESPOIR s'adresse proprement à cette sorte de bien dont nous désirons le plus ardemment la possession, et dont la privation serait pour nous un malheur.

La conclusion est vraiment digne de l'exorde; mais je voudrais au moins qu'on prît soin de m'en expliquer le sens contradictoire, ainsi que le vague qui m'empêche de pouvoir en rendre compte!

Le désir et la crainte qui accompagnent l'ESPOIR sont toujours plus ou moins vifs: il n'en est pas toujours de même de l'ESPÉRANCE. L'ESPOIR tout détruit menerait au DÉSESPOIR: le DÉSESPOIR est évidemment le contraire de l'ES-

POIR. *L'ESPÉRANCE trompée ne nous laisse souvent dans le cœur qu'un sentiment de peine.*

Les locutions, *sont toujours plus ou moins, il n'en est pas toujours de même*, *ec.* nuisent beaucoup à la clarté et à la précision de la définition en reculant les bornes de la pensée jusqu'à l'infiui. Enfin le *nec plus ultra* paraît être réservé pour les dernières assertions: l'*ESPOIR tout détruit menerait au DÉSESPOIR*. Quelle prudeuce dans la définition! que veut dire le *si* sous-entendu? *Le DÉSESPOIR est évidemment le contraire de l'*ESPOIR. Je le crois; admettons, cependant, que dans l'ESPÉRANCE on peut encore trouver l'ESPOIR.

L'ESPÉRANCE trompée ne nous laisse SOUVENT dans le cœur qu'un sentiment de peine.

On peut tromper les ESPÉRANCES, l'ESPOIR de quelqu'un, mais non son ESPÉRANCE, car *tromper*, comme nous devons l'entendre ici, signifie *promettre*, et puis se rétracter; si l'ESPÉRANCE nous flatte c'est presque toujours pour nous tromper, mais jamais pour nous assurer ou du moins nous *promettre* ce qui fait l'objet de nos désirs.

« J'avoue, cependant, dit Fontenelle, que » l'ESPÉRANCE a quelque chose de flatteur; mais » convenez aussi qu'elle ne flatte qu'à proportion » des degrés de probabilité. La probabilité est » donc la mesure du plaisir que peut donner » l'ESPÉRANCE, et comme ce qui n'est que pro» bable n'est pas certain, il s'en suit que le plaisir

» qui naît de l'ESPOIR même, n'a qu'un fondement » assez incertain. »

Maintenant, comment pouvoir tromper ce qui est par sa nature vague, incertain et indéfini ? On ne trompe que pour obtenir quelque chose de positif, et non pour poursuivre une chimère reconnue. Mais supposons un instant que par extension, ou pour obéir au despotisme de l'usage, on puisse dire *tromper l'ESPÉRANCE de quelqu'un;* l'assertion de Roubaud serait encore ici une de ces vérités dans le genre de celles qu'on attribue à Mons.r de la Palice, et l'heureux emploi de l'adverbe *souvent* contribuerait beaucoup à lui donner cette couleur, pour ne pas dire à lui faire faire cette grimace.

ESPOIR n'indique qu'un sentiment peut-être passager, une disposition actuelle, tandisqu'ESPÉRANCE désigne plutôt une disposition habituelle, un état ou une modification plus ou moins constante.

Enfin l'auteur finit comme il a commencé; mais qu'il me soit permis de faire observer ici que son scepticisme convient bien plus à la nature de ces définitions, qu'à celle d'un sujet qui réclamait de ses efforts une solution satisfaisante, ou bien le silence; car l'ignorance est toujours préférable à l'erreur.

Je ne terminerai pas cette analyse critique sans faire remarquer au lecteur que le sentiment

qui dirige Girard dans ses Synonymes, a souvent plus d'exactitude et de précision que les prétendues théories qui semblent avoir dirigé ceux qui l'ont suivi dans la même carrière. D'après cette assertion, que je crois juste, il semblerait que notre intellect, par une force inerte dont je ne puis rendre compte, passe difficilement du sentiment profond à la théorie exacte d'une science ou d'un art quelconque, d'où il suit que le sentiment et la théorie d'une philologie nouvelle, ne pouvant se rencontrer dans la même personne, nous sommes condamnés à perdre quelquefois dans le labyrinthe d'une théorie naissante, et toujours conjecturale ou systématique, le fil secourable du sentiment à l'aide duquel se dirige le génie, jusqu'à ce qu'enfin un homme supérieur et laborieux nous reconduise vers ce même sentiment par des règles constantes et des principes généraux, capables de former un corps de doctrine parfait et complet de tout ce qui concerne la science qui en fait l'objet.

J'ai cru un instant, après avoir lu l'introduction à l'ouvrage de Mons.r Guizot, que nous avions rencontré cet homme supérieur, et qu'enfin nous allions être rendus à ce sentiment exquis, à ce jugement profond, et à ce goût délicat qui arrachèrent à Voltaire des aveux dont sa consciencieuse vanité le rendait très-avare, et qui en somme se réduisaient à celui-ci: *Mons.r L'abbé*

Girard est de tous les philologues celui qui a rendu les plus grands services à la langue comme à la littérature française ; mais quelle fut ma surprise et mon désappointement ! Lorsqu'en suivant notre nouvel auteur dans l'application d'une théorie qu'un style clair et conçis m'avait fait d'abord embrasser avec enthousiasme, je m'aperçus non seulement de ce qu'elle a de défectueux, mais encore qu'elle n'était que très-rarement ou très-imparfaitement observée. J'ai dû conclure, tout naturellement, que Mons.r Guizot tenait plus à notre admiration qu'à notre reconnaissance, et, si j'avais deviné juste, je ne doute pas qu'une nouvelle édition de son *Dictionnaire universel des Synonymes*, ne le rende bientôt digne de l'une et de l'autre.

Maintenant que j'ai fait part à M. Guizot de mes doutes sur le jugement qu'il porte sur Roubaud, et de ma profession de foi à son égard, comme de mon opinion sur Girard, je vais l'engager à me traiter avec la même sévérité que celle que j'ai montrée envers un homme dont la réputation vaut quelquefois mieux que les écrits (J'entends parler de Roubaud); non que je me croie au-dessus de la critique ; mais n'ayant été dirigé dans la mienne que par le désir de m'éclairer, il m'importe de savoir jusqu'à quel point mon goût pour les connaissances exactes m'aura

entraîné hors des limites de la justice; *c'est du choc des idées que jaillit la lumière.*

J'entre en matière, et, suivant les traces de celui que j'ose ici désapprouver, je répéterai avec le nouvel auteur des Synonymes que l'analyse des idées constitutives d'un mot doit avoir pour résultat une bonne définition, si toute fois, cependant, nos perceptions ont été exactes et bien conçues car c'est toujours de la vérité de nos perceptions que naît la rectitude de nos idées, et de celles-ci la valeur et la justesse des jugemens qui peuvent seuls déterminer les rapports de convenance qui ne sauraient se dispenser d'exister entre le *signe* et le *signifié*.

Je placerai dans l'ordre suivant les synonymes dont il est question :

ESPÉRANCE, ESPOIR.

Chacune des idées occupées par ces deux mots, doit avoir une *étendue* et une *compréhension* relatives à son origine, c'est-à-dire, que de deux idées qui se coordonnent entr'elles, après avoir été subordonnées à une seule et même idée, considérée comme *idée-mère* ou primitive, et ensuite l'une à l'autre comme *idées-sœurs*, celle qui représente la première des *idées-filles*, doit avoir nécessairement plus d'*étendue* et moins de *com-*

préhension que celle qui représente la seconde, puisque c'est pour établir la *coordination* entre les idées d'une même famille que celle-ci est sortie de la première, comme la troisième sortirait de la seconde, en considérant toujours comme *idée-matrice* ou *gangue* celle qui en a contenu une autre. Il est facile de comprendre que le mot qui en a contenu un autre renferme toute l'*étendue* des deux mots, c'est-à-dire, celle du contenant et du contenu, et nous allons prouver que plus un mot a d'*étendue* moins il a de *compréhension*.

En effet, l'*étendue* d'un nom quelconque ne saurait s'entendre que de la totalité des objets que ce nom peut occuper par rapport au genre ou à l'espèce de ces objets, tandisque sa *compréhension* ne peut comprendre que la totalité des idées partielles ou modes que ce nom renferme sous lui pour constituer ce même genre ou cette même espèce; or, le mot ESPÉRANCE doit avoir plus d'*étendue* que le mot ESPOIR, puisqu'il renferme des idées partielles de moins, c'est-à-dire, les idées attachées aux mots *probabilité, calcul, vue prochaine, désir fondé* ec., ec. que nous trouvons implicitement réunies sous l'expression ESPOIR. Par la même raison ce dernier renfermera plus de *compréhension* qu'ESPÉRANCE, parceque servant à désigner une disposition de l'âme plus rare, il aura nécessairement moins d'*étendue* que l'autre; et c'est ce que semble signifier le chan-

^ de genre

gement entre deux mots synonymes : effectivement le genre masculin d'ESPOIR semble ajouter à sa *compréhension* les nouvelles idées partielles *force*, *virilité*, ec. qui naissent des premières, et il est naturel qu'un sentiment, changeant de genre à mesure qu'il se constitue en force, prenne celui que lui assigne l'imitation.

L'ESPOIR est donc une ESPÉRANCE moins incertaine, une vue ou une joie anticipée plus prochaine (1), *plus sûre en raison des probabilités qui en font la base.*

Si l'on m'accorde cette définition, ce que je viens de dire sur l'*étendue* et la *compréhension* du nom est plus que suffisamment prouvé, car pour qu'une proposition soit juste, il est indispensable que son *sujet* ait plus de compréhension que son

(1) D'après la comparaison qui ouvre le poème de Campbell sur les plaisirs de l'ESPÉRANCE, je me suis cru autorisé à admettre des rapports de distance entre les idées signifiées par les mots ESPÉRANCE, ESPOIR, comparés à la possession qui en fait l'objet :

« At summer eve, when heav'n's aërial bow
» Spans with bright arch the glitt'ring hills below,
» Why to yon mountain turns the musing eye,
» Whose sun-bright summit mingles with the sky?
» Why do those cliffs of shadowy tint appear
» More sweet than all the landscape smiling near?
» 'Tis *distance* lends enchantment to the view,
» And robes the mountain in its azure hue. »

attribut, et réciproquement que son *attribut* ait plus d'*étendue* que son *sujet*, car plus un nom a d'*étendue* moins il a de *compréhension*, *et vice versa*. En effet le *sujet* d'une proposition quelconque doit toujours pouvoir contenir son *attribut* quant à sa *compréhension*, puisqu'il est évident que celui-ci en est sorti pour ajouter d'autant à la sienne et diminuer son *étendue*. Ainsi, si le *sujet* d'une proposition contient tout son *attribut*, quant à sa *compréhension*, mais non selon toute son *étendue*, on peut affirmer, par opposition, que l'*attribut* d'une proposition, quelconque, doit nécessairement contenir tout son *sujet* quant à son *étendue* et non selon toute sa *compréhension*, puisque c'est cette même *compréhension*, qui, d'abord, a fait sortir le sujet ESPOIR de son contenu ESPÉRANCE pour désigner qu'il appartenait à une habitude de l'âme toujours plus rare que la disposition qui lui a donné naissance, et que par-conséquent il devait perdre en *étendue* ce qu'il a gagné en *compréhension* en passant de la disposition à l'habitude.

On pourra donc toujours affirmer, dans un sens général, que

L' ESPOIR *est une* ESPÉRANCE ;

Mais on ne pourra jamais dire que

L' ESPÉRANCE *est un* ESPOIR.

En effet, ESPÉRANCE, comme *attribut* de la première proposition, ne saurait renfermer dans

la seconde son *attribut* ESPOIR, que selon toute son *étendue*, et non selon toute sa *compréhension*, puisque nous avons déjà prouvé que pour qu'une proposition fût juste, il était indispensable que son *sujet* pût contenir tout son *attribut* quant à sa *compréhension* et non selon son *étendue*.

Rien ne pourra remédier au vice essentiel que renferme la dernière proposition; et la *compréhension* que son *attribut* se trouve renfermer au détriment de son *sujet* ne saurait être restreinte par aucune expression modificative ; c'est ce que prouve l'analyse de l'exemple suivant :

L'ESPÉRANCE est un ESPOIR TRÈS-INCERTAIN.

ESPOIR *très-incertain* pour définir ESPÉRANCE, n'est pas plus heureux que ne le serait ESPÉRANCE *presque certaine* pour définir ESPOIR; ainsi ce modificatif *très-incertain* qui dans la proposition ci-dessus restreint la *compréhension* de l'*attribut* ESPOIR, afin que son *sujet* ESPÉRANCE puisse le contenir selon cette même *compréhension*, est une contradiction insoutenable, bien que l'idée qui fait l'objet de la pensée trouve encore le moyen d'arriver à son adresse. Mais c'est qu'il ne peut exister raisonnablement aucune espèce d'analogie entre ESPOIR et *très-incertain*, puisque l'épithète presque contraire est une des idées partielle qui constituent essentiellement la *compréhension* D'ESPOIR, et l'on conçoit facilement que l'expression la mieux choisie ne saurait enlever

à un nom sa *compréhension* une fois que ce nom s'en trouve revêtu par une forme particulière.

Ces idées sont parfaitement d'accord avec celles de M. de Tracy, qui nous dit que l'*attribut* de toute proposition est toujours l'idée d'une circonstance aperçue dans un *sujet*. Si cela est, il est constant que le *sujet* d'une proposition contient son *attribut*, et quoique le verbe les ait séparés pour en former l'énoncé d'un jugement ou affirmation, il n'est pas moins vrai de dire que de *contenu* qu'était l'*attribut* quant à sa *compréhension* il n'a pu devenir tout d'un coup CONTENANT de cequi le contenait d'abord ; en physique comme en logique ce serait une absurdité. Ainsi, celui qui voudra définir le mot ESPÉRANCE ne pourra jamais se servir de cette proposition :

L'ESPÉRANCE est un ESPOIR très-incertain.

Quelque soit l'objet du modificatif qui restreint la *compréhension* de l'*attribut* ESPOIR on n'en fera jamais, par rapport à sa *compréhension*, le *contenu* du sujet ESPÉRANCE, parcequ'indépendamment de ce que signifie celui-ci, sa forme orale et graphique l'a d'abord revêtu, quant à son *étendue*, du caractère de *contenant*.

L'Abbé Roubaud, lui-même, auteur d'un excellent ouvrage sur l'esprit des terminaisons,

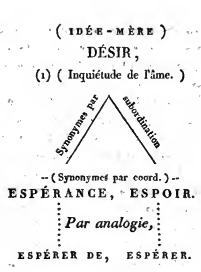
semble prouver ce que je viens d'avancer. Il voit dans la terminaison *d'* ESPOIR, la finale d'AVOIR, c'est-à-dire, l'idée partielle ou modificative de possession, ou d'habitude morale ou physique, et nous avons déjà vu que la *compréhension* du mot ESPOIR se constituait essentiellement des idées partielles occupées par les mots *probabilité*, *presque certain*, *calculé*, ec., ec. noms qui représentent des habitudes morales.

Suivant le même auteur la terminaison *ance* d'ESPÉRANCE, servirait à désigner une idée partielle d'EXISTENCE de sentiment, d'habitude morale; il va même jusqu'à citer pour exemple ESPÉRANCE, où il ne voit qu'une *habitude de l'âme*; cependant je crois que le mot *disposition* eut été plus exact et plus heureux.

De ce que nous venons de dire il suit tout naturellement qu'en comparant les deux mots ESPÉRANCE, ESPOIR sous le rapport de leur *étendue*, le premier aura contenu le second, de la même manière qu'une disposition de l'âme renferme une habitude morale, ou qu'une cause renferme un effet. Mais ensuite, cherchant à les définir, ou à les considérer sous le rapport des idées partielles qui en constituent la *compréhension*, nous trouvons que le second contient le premier comme un effet renferme sa cause, lorsqu'on veut connaître la nature du premier ou remonter vers sa source. C'est donc après avoir bien considéré la nature

de la proposition, dont l'objet spécial est de définir, que Condillac a pu reconnaître et affirmer que *les langues étaient autant de méthodes analytiques*.

Comment se fait-il que l'abbé Roubaud, auquel M. Guizot accorde la première place, ne se soit pas servi de ses propres recherches pour établir une différence qui se rencontre tout naturellement dans l'exposition de ses idées? Car une fois qu'on a distingué le *contenant* du *contenu* ainsi que le principe d'intériorité qui les confondait, on a reconnu l'*idée-mère* de plusieurs synonymes qui se coordonnent entr'eux, et alors il est toujours facile d'apercevoir dans l'usage que nos meilleurs classiques font de ces synonymes, les différences idéologiques qui existent entr'eux, ainsi que la valeur des idées partielles ou modes qui les distinguent de cette même *idée-mère*, tout en ajoutant progressivement à leur *compréhension*. En effet nous avons prouvé jusqu'à l'évidence que l'*idée-fille* ou engendrée renfermait, outre sa *compréhension* particulière, toute celle de l'idée qui lui a donné naissance; car c'est sans doute pour ne point les confondre entr'elles qu'on les a fait sortir l'une de l'autre en leur attachant une forme orale particulière. Pour mieux prouver ce que j'avance, je vais me servir de la théorie ingénieuse de Mons.r Guizot, et remonter vers l'*idée-mère* qui a donné naissance aux deux synonymes coordonnés dont il est question.



D'après ce tableau nous dirons avec M. Guizot, « les mots dont nous venons de parler ne sauraient

---

(1) Les réflexions suivantes de Fontenelle prouvent que le Désir est une *inquiétude de l'âme*, et que l'espérance en est l'*idée-fille :*

« L'espérance doit être fondée sur quelque probabilité (*possibilité était le mot*) de parvenir à ce qu'on désire ; parconséquent l'espérance suppose le désir ; or, le désir n'est jamais sans inquiétude, l'inquiétude est un mal, donc l'espérance est un mal. ».

Je suis loin, cependant, d'adopter les conclusions de notre philosophe, bien qu'il ait pris ce ton décisif et tranchant envers Loke et Pascal. Je crois donc que le moindre de deux

être absolument synonymes : ils doivent être liés entr'eux par une idée générique commune ; et différenciés par des idées particulières assez distantes, soit de l'idée générique soit entr'elles, (suivant que le synonyme se trouve subordonné ou coordonné) pour qu'une analyse fine puisse les distinguer. »

C'est ce que je vais entreprendre de prouver en m'appuyant des classiques qui ont le mieux connu le génie de la langue française, et en leur donnant pour modèles ceux de l'antiquité qu'ils semblent avoir le plus consultés.

---

maux sera toujours un bien, tant que nous n'aurons que le choix des peines pour composer notre bonheur. Quel est l'objet et le but de la vie ? Un ensemble de facultés, dit Bichat, qui luttent continuellement contre un mal certain, la mort ! — Ainsi ou notre *espérance* est sans *espoir* nos *craintes* sont fondées ;

« Mais le bien qui s'échappe invite à le saisir.
« Le désir satisfait provoque le désir ;
« Sa dévorante ardeur n'est jamais assouvie ;
« Elle embrase les cœurs de la soif de la vie. »
(*Lucrèce trad. de Pong.*)

« Le trésor le plus précieux à l'homme, dit Voltaire, est cette ESPÉRANCE qui adoucit nos chagrins, et qui nous peint des plaisirs futurs dans la possession des plaisirs présens :

« Nous ne vivons jamais, nous attendons la vie.
« *Victuri semper agimus nec vivimus unquam.*
(*Manilius.*)

(Synonymes par coordination.)

ESPÉRANCE, ESPOIR.

Chacun de ces deux mots, comme nous avons pu le voir dans le tableau précédent, peut devenir l'objet de l'*attribut* renfermé dans le verbe concret ESPÉRER (1), en ayant soin de faire remarquer, cependant, que toutes les fois que l'esprit a en vue la *compréhension* d'ESPÉRANCE, on doit presque toujours se servir de la préposition *de* à la suite du verbe ESPÉRER, puisque l'absence de cette préposition lui donnerait la *compréhension* d'ESPOIR, qui, comme nous l'avons démontré, renferme aussi celle d'ESPÉRANCE, comme idée sortie de celle-ci.

Voici les excellentes raisons de M.r Laveaux à cet égard : « *On dit j'ESPÈRE sans préposition lorsque l'ESPÉRANCE paraît fondée, et approche de la certitude. Ainsi l'on dit J'ESPÈRE LE VOIR, lorsqu'on est presque certain qu'on le verra, et qu'on ne prévoit aucun évènement qui puisse*

(1) L'abbé Delille a dit :

« Hélas ! en l'ESPÉRANT dans ces belles demeures,
« Mon amour mesurait et les jours et les heures. »

L'amour, qui n'est qu'une fièvre de l'imagination, fut un des premiers à connaître l'ESPÉRANCE ; il eut des ESPÉRANCES aussitôt qu'il fut encouragé, et connut l'ESPOIR lorsqu'il fut payé de retour.

empêcher de le voir. On dit J'ESPÈRE *avec la préposition* DE, *lorsque l'*ESPÉRANCE *tient du doute, de l'incertitude, et qu'on prévoit quelques évènemens fortuits qui pourraient empêcher de le voir. La suppression du* DE *tient tellement au fondement de l'*ESPÉRANCE, *que si au mot* J'ESPÈRE *on ajoutait un adverbe qui rendît ce fondement plus sensible, on ne pourrait pas employer la préposition* DE; *par exemple tout le monde dira* J'ESPÈRE BIEN LE REVOIR; *et personne,* J'ESPÈRE BIEN DE LE REVOIR. »

« *Ce qui confirme encore mon opinion, ajoute M. Laveaux, c'est que, lorsque le verbe* ESPÉRER *est à l'infinitif et que le verbe suivant est au même mode, on ne peut pas supprimer la préposition* DE. *La raison en est que l'infinitif exprime toujours quelque chose de vague et d'incertain, et nous disons:* PEUT-ON ESPÉRER DE VOUS REVOIR? JE CROIS POUVOIR ESPÉRER DE LE REVOIR: ON M'A FAIT ESPÉRER DE LE REVOIR: ESPÉRANCE *vague et incertaine.* » *(Laveaux Dict.re des difficultés 1. v. p. 462.)*

Il est facile de s'apercevoir ici que Mons.r Laveaux n'a pas eu besoin de consulter l'abbé Roubaud, qui dans ses synonymes ESPÉRER, ATTENDRE n'a pas aperçu celui d'ESPÉRER DE. Il en est si loin qu'il va jusqu'à affirmer *qu'on peut* ESPÉRER *contre toute* ESPÉRANCE, comme si une disposition quelconque de l'âme pouvait agir sans qu'elle exis-

tât déjà ; *qui veut trop prouver ne prouve rien.* Mais si l'abbé Roubaud eût bien connu la différence qui existe entre ESPÉRANCE et ESPOIR, entre ESPÉRER DE et ESPÉRER, il n'eût pas manqué de dire *qu'on peut* ESPÉRER *contre tout* ESPOIR, car l'ESPOIR, comme habitude de l'âme, ne saurait exclure ce qui en forme la disposition. Cependant je dois dire ici, que les excellentes observations de M. Laveaux laissent encore quelque chose à désirer, lorsqu'on s'aperçoit qu'il a confondu ESPOIR dans ESPÉRANCE, en disant que dans ESPÉRER, sans préposition, nous devons toujours voir une ESPÉRANCE *fondée, qui approche de la certitude;* cette manière de déterminer une idée est tout-à-fait malheureuse, lorsqu'une langue nous en offre le mot propre : ESPÉRANCE FONDÉE montre une contradiction désagréable, lorsqu'on réfléchit qu'Euripide donne des ailes a l'ESPÉRANCE, parcequ'elle est toujours errante, incertaine, vagabonde et que dans le bonheur qu'elle promet il y a plus d'appelés que d'élus ; écoutons Shakespeare son fidèle émule :

« *L'*ESPÉRANE *vole d'une aile infatigable: d'un*
« *Roi elle fait un Dieu, et d'un homme un Roi.*

L'ESPÉRANCE, d'après ces deux immortels, est donc une disposition de l'âme qui porte sur la *foi* qu'inspire le *désir*, et aussitôt que le sentiment qui naît de cette disposition, se fortifie par des probabilités, des certitudes, des assurances,

le nom qui le représente, change de terminaison et de genre et nous montre ESPOIR, dont la *compréhension* doit nécessairement se constituer de toutes les idées partielles que nous venons d'énoncer.

« L'ESPÉRANCE, dit un auteur, *est le songe d'un » homme mal éveillé.* »

« *Chacun songe en veillant, il n'est rien de » plus doux!* » a dit le bon Lafontaine. Quoique cette pensée soit fort gracieuse, il me semble que l'épithète *mal éveillé* de la première, donne plus de force et de justesse à la définition.

L'ESPOIR, au contraire, (pour continuer la même figure,) est toujours le calcul d'un homme bien éveillé, qui se fonde sur des probabilités, des promesses, des assurances, et quelquefois même des certitudes; c'est alors que l'ESPOIR devient une *attente*, et que ce fils du *désir* perd toute espèce de ressemblance avec sa mère.

Le mot ESPÉRANCE, d'après ce que nous avons dit, étant le signe d'une croyance (1) plutôt que d'une idée, ne saurait être défini que dans son

(1) Cette croyance chez tous les peuples a pour couleur symbolique le verd; ne serait-ce pas pour signifier que c'est au moment que la nature se couvre de *verdure* et renaît à la végétation qu'elle ranime chez nous cette disposition de l'âme que l'hyver avait presqu'engourdie, pour nous annoncer les nouveaux bienfaits de la providence? Mons. L'abbé De Lille dans son poème des jardins semble accueillir cette idée:

genre qui n'appartient qu'à l'imitation, pour diminuer d'autant sa *compréhension* et ajouter à son *étendue*; et c'est précisément pour cette raison qu'il ne peut avoir de pluriel, puisque le nombre deviendrait une idée partielle à ajouter à sa *compréhension*. Mais le mot *espoir*, dont la *compréhension* forme une idée (1) positive, exacte, intelligible, comme habitude de l'âme, ajoute encore à cette même *compréhension* par l'idée de *force*, de *noblesse*, d'*indépendance* attachée à son genre, quoiqu'il perde, cependant, de cette *compréhension* aussitôt qu'il devient pluriel; mais c'est qu'en fait d'ESPOIR le nombre augmente les chances et diminue d'autant les probabilités; aussi voyons-nous que le pluriel d'ESPOIR est ESPÉRANCES, car un nom doit toujours reprendre en *étendue* ce qu'il a perdu en *compréhension*, et c'est ce que veut signifier ici la forme ESPÉRANCES pour ESPOIRS.

Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphyrs, et les fleurs, et ma voix.
Pour quel sujet nouveau dois-je monter ma lyre?
Ah! lorsque d'un long deuil la terre enfin respire,
Dans les champs, dans les bois sur les monts d'alentour,
Quand tout rit de bonheur, d'ESPÉRANCE et d'amour,

(1) Tous les mots qui servent à désigner les dispositions de l'âme doivent nécessairement occuper des CROYANCES plutôt que des IDÉES, puisque semblables à l'âme dont elles composent l'essence, elles ne peuvent être définies avec précision.

Ce serait donc à tort que Mons.[r] Laveaux aurait dit avec l'Académie et beaucoup d'autres que le mot ESPOIR n'avait point de pluriel; nous verrons plus tard qu'ils ont dû se tromper, et que ce qu'ils ont dit d'ESPOIR ils devaient le dire d'ESPÉRANCE.

Tâchons de fortifier ce que nous venons de dire par quelques exemples, tirés de nos meilleurs classiques.

Pyrrhus dans Racine, livré aux plaisirs de l'ESPÉRANCE, conçoit bientôt la possibilité de se faire aimer d'Andromaque, et le désir qui l'anime change de genre aussissôt qu'il acquiert de la solidité et de la force :

« .... *Me cherchiez-vous, Madame ?*
« *Un* ESPOIR *si charmant me serait-il permis ?* »

ESPÉRANCE, ici, n'aurait rien ajouté à un désir plein de vague et d'incertitude, et cependant Pyrrhus croit le voir exaucer; en prose on pourrait dire également bien :

D'aussi belles ESPÉRANCES *me seraient-elles permises ?*

Mais alors ce serait diminuer la *compréhension* d'ESPOIR au moment où l'on veut fortifier le désir qu'il renferme.

Il est utile de faire remarquer que c'est à tort que d'Olivet a reproché à Racine d'avoir appliqué le mot ESPOIR à des choses présentes, comme dans l'exemple ci-dessus, « Qu'on mette cette phrase « en prose, ajoute Mons.[r] Laveaux, et l'on sentira

« le faux emploi de ce terme ; c'est comme s'il « y avait :

« *Madame, me serait-il permis d'*ESPÉRER
» *que vous me cherchiez? (1).* »

N'en déplaise à Mons.r Laveaux, Racine n'a jamais voulu dire ce qu'il veut lui faire dire pour justifier l'observation de d'Olivet. En effet si nous réfléchissons bien aux deux vers de Racine, nous verrons *qu'un* ESPOIR *si charmant*, dans le second, est une *syllepse*, c'est-à-dire, une expression qui se rapporte plutôt au sens des paroles qui la gouvernent qu'à ces paroles mêmes, prises grammaticalement.

Ce qui prouve encore ce que je viens d'avancer, c'est que Pyrrhus, après avoir perdu l'ESPOIR dont il parle à Andromaque, lui dit :

« *Madame, dites-moi seulement que j'*ESPÈRE,
» *Je vous rends votre fils ; et je lui sers de père.* »

Il est évident dans ce second exemple qu'il s'agit toujours de la même idée, c'est-à-dire, de l'ESPOIR de Pyrrhus.

Dans le même auteur Antiochus dit à Bérénice:

« *Tandisque, sans* ESPOIR, *haï, lassé devivre,*
» *Son malheureux rival ne semblait que le suivre.* »

---

(1) Ne dirait on pas ici que l'amour de Pyrrhus propose une partie de *cache-cache* à Andromaque en faisant consister son ESPOIR dans le beau plaisir de se faire chercher ? . . . une autre idée occupait le poète ; qu'en pensez-vous lecteur?

ESPOIR, pris dans le sens ironique, peut signifier *crainte*, *appréhension*, et c'est ce que nous comprenons lorsqu'Iphigénie dit à Achille :

« *Je le sais bien, seigneur ; aussi tout mon* ESPOIR
« *N'est plus qu'au coup mortel que je vais recevoir.* »

C'est-à-dire, je n'ai plus rien à ESPÉRER que la mort qui m'attend.

Ne serait-ce pas à tort que Fénélon aurait dit dans son Télémaque,

« *L'*ESPÉRANCE (1) *de l'Egypte est détruite*, »

pour signifier qu'il ne restait plus d'ESPOIR aux Egyptiens après la mort du grand Sésostris ?

Nous voyons qne Racine dans une occasion à peu près semblable se garde bien d'employer ESPÉRANCE, c'est Andromaque qui recommande son fils à Céphis :

« *De l'*ESPOIR *des Troyens, seule dépositaire*,
« *Songe à combien de Rois tu deviens nécessaire.* »

Ces exemples sont nombreux dans Racine ; Aricie dans Phèdre dit à Ismène :

---

(1) Bossuet, dans son discours sur l'histoire universelle, tombe dans la même erreur :

« Hippias se jette entre les bras de Darius, qu'il trouve déjà disposé à entreprendre la conquête de la Grèce, et n'a plus d'ESPÉRANCE qu'en sa protection. »

Cependant il est plus heureux dans l'exemple suivant :

« Constantin, béni de toute l'Eglise, mourut plein de joie et d'ESPÉRANCE, après avoir partagé l'empire entre ses trois fils. »

« *J'ai perdu dans la fleur de leur jeune saison*
» *Six frères. . . . quel* ESPOIR *d'une illustre maison!* »

Thésée après le récit de Théramène :

« *O mon fils! cher* ESPOIR *que je me suis ravi!* »

Il est vrai que dans Athalie Joad dit aux chefs des lévites en leur faisant connaître les destinées de Joas :

Voilà donc votre Roi, votre unique ESPÉRANCE

Mais avant Ismaël avait dit :

Quoi! cet enfant aimable . . . . .

Et Racine attachait trop de *compréhension* au mot ESPOIR pour le faire dépendre des destinées incertaines d'un enfant dont la puissance légitime n'était point encore reconnue et dont la vie même était menacée des plus grands dangers.

Mais pourrait-il en être de même de Sésostris, dont la vie glorieuse avait tant de droit à l'ESPOIR plutôt qu'à l'ESPÉRANCE des Egyptiens qui comptaient entièrement sur lui depuis qu'il s'était rendu nécessaire à leur bonheur? . . . . . Une fois Sésostris mort, les Egyptiens ont pu dire que leur ESPOIR était détruit mais non leur ESPÉRANCE. En effet on ne peut perdre l'ESPÉRANCE qu'après la vie, et c'est ce que nous trouvons en lisant Lemercier :

« *Le Cœur,* dit-il, *est mort à la vie avant de mourir à l'*ESPÉRANCE. »

Epicure avait dit :

« *L'*ESPÉRANCE *est l'enveloppe de l'âme, c'est ce qui meurt en nous le dernier.* »

Cette dernière pensée est belle comme l'antique, et prouve que les anciens nous ont laissés loin derrière eux toutes les fois qu'il s'est agi de rendre compte d'un sentiment, d'une habitude ou d'une disposition de l'âme ; sans doute ils avaient une connaissance plus intime d'eux-mêmes, et c'est ce que prouve leur *nosce te ipsum*, qu'ils regardaient comme le grand antécédent de toutes leurs études.

Un poète latin n'a point démenti les auteurs que nous venons de citer, lorsqu'il a dit :

» *Sperat et in saevâ victus gladiator arenâ*,
» *Sit licet infesto pollice turba minax.*»(*Poema de Spe*)

Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore DE *vivre, quoique, par le signe ordinaire, le peuple ordonne qu'il meure.*

La douce ESPÉRANCE, toute trompeuse qu'elle est, règne donc en despote sur tous les cœurs; et comme c'est le seul bien que possèdent ceux qui n'en ont plus, la providence a voulu qu'elle ne nous abandonnât jamais (1); et voilà sans

---

(1) Metastasio a dit :
» *Speranza lusinghiera*
» *Fosti la prima à nascere*
» *Sei l'ultima a morire.* »

doute ce qui fait qu'on ne peut dire DÉSESPÉRANCE comme on dit DÉSESPOIR.

Que devient maintenant la fameuse et trop fatale assertion de Voltaire :

» *Lorsqu'on a tout perdu, lorsqu'on n'a plus d'*ESPOIR,
» *La Vie est un opprobre et la mort un devoir.* »

Le poète, plus que tout autre écrivain, est disposé à prendre un mot pour un autre ; et souvent, lorsque deux mots lui paraissent synonymes, il se laisse diriger dans son choix plutôt par le nombre syllabique que par le véritable sens qu'il veut donner à sa pensée ; c'est ainsi que nous ramenons tout à nos besoins les plus pressans, sans nous informer si ce que nous croyons le plus court, n'est pas souvent le plus long.

Pour nous assurer de la vérité de ce que nous venons de dire, nous n'avons qu'à inverser les deux sujets qui forment l'antithèse du second vers, et nous verrons (ce qui ne doit jamais arriver lorsque l'opposition est bien formée) que les attributs de chacune des deux propositions forment avec leurs nouveaux sujets un sens tout-à-la fois logique et morale :

*Lorsqu'on a tout perdu, lorsqu'on n'a plus d'*ESPOIR,
La mort est un opprobre et la vie un devoir:

En effet, on ne peut avoir tout perdu lorsqu'on n'a plus d'ESPOIR, puisqu'il nous reste toujours l'ESPÉRANCE ; et la pensée suivante de Bacon nous apprend qu'on ne doit jamais désespérer :

» *La fortune*, dit-il, *est un marché; il suffit d'attendre*
» *pour que le prix baisse.* »

D'après cette pensée l'homme de bien pourra toujours dire :

Je n'ai point tout perdu; je sens dans mon devoir
*Qu'au sein de l'*ESPÉRANCE *on trouve encor l'*ESPOIR.

On m'alléguera, peut-être, que Voltaire, en prenant ESPOIR pour ESPÉRANCE, s'est laissé entraîner par un excès de sensibilité, et que de-là il est tombé dans l'insensibilité morale, qui surprend tous les malheureux qui perdent le jugement avec l'ESPOIR, puisque l'ESPÉRANCE, qui vient au secours de tous les infortunés, ne peut être qu'un retour de la raison sur elle-même, au moment où il lui reste encore à choisir entre la providence et le tombeau, deux abîmes également sans fond pour elle, alors qu'elle ne peut compter sur rien.

En supposant donc que Voltaire ait employé ESPOIR pour ESPÉRANCE, on ne peut lui trouver d'excuse qu'en lui prêtant l'intention de venger la morale religieuse, en imposant la MORT comme DEVOIR, et la VIE comme OPPROBRE à l'homme qui vit hors des voies du salut; puisque, par une conviction religieuse, nous pourrons toujours dire l'ESPOIR DU SALUT :

*A l'*ESPOIR DU SALUT *livrons-nous tout entier*,
Rien au monde sans lui ne saurait nous sauver.

Si c'est de cet ESPOIR dont a voulu parler Voltaire, il n'aurait d'autre tort que de nous l'avoir

laissé ignorer. Mais ce qui me ferait croire que notre poète philosophe a été quelquefois l'esclave de la rime et du nombre syllabique, c'est que dans d'autres occasions il emploie ESPÉRANCE pour ESPOIR ; par exemple, il dit en parlant de DIEU :

« *C'est le sacré lien de la Société,*
» *Le premier fondement de la saine équité,*
» *Le frein du scélérat, l'*ESPÉRANCE *du Juste :*
» *Si les cieux, dépouillés de leur empire auguste,*
» *Pouvaient cesser jamais de le manifester,*
» *Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.*
» *Que le sage l'annonce, et que les grands le craignent.*
» *Rois, si vous m'opprimez, si vos grandeurs dédaignent*
» *Les pleurs de l'innocent que vous faites verser,*
» *Mon vengeur est au ciel, apprenez à trembler.*»

D'après ce que nous avons déjà dit de l'ESPÉRANCE, et ce que Voltaire dit ici de l'existence d'un Dieu, on trouve dans ces vers une contradiction malheureuse entre l'ESPÉRANCE DU JUSTE et la CERTITUDE que l'auteur veut nous donner d'un Dieu juste et vengeur. Mais, puisque par une conviction religieuse on pourra toujours dire l'ESPOIR DU SALUT, pourquoi Voltaire n'aurait-il pas pu dire en parlant de Dieu,

Le frein du scélérat, le seul ESPOIR *du juste ?*

Cette pensée est tout-à-la fois poétique, morale et religieuse, et le JUSTE y trouve mieux son compte que dans l'autre ; d'un autre côté la *crainte du scélérat* ne peut être fondée, sans que l'Es-

PÉRANCE du juste ne prenne de la consistance et de la force.

Enfin, quelque soit le sens que nous voulions donner à la première assertion de Voltaire, elle ne sera jamais d'une justesse rigoureuse ni en logique ni en morale ; » car, dit M.r de Jouy, » qu'on se tue lorsque la somme des maux l'em- » porte sur celle des biens qu'on éprouve dans » ce monde, je le conçois ; c'est une spéculation » morale que tout homme qui perd la raison » avec l'ESPOIR, peut entreprendre ; mais avant » tout il faut régler son compte, et la balance » en est d'autant plus difficile à établir qu'on doit » y faire entrer l'ESPÉRANCE, dont la valeur ar- » bitraire, d'après Bacon, varie à chaque instant » du jour ; ainsi, je voudrais que l'homme qui » est dégoûté de la vie (1) mît à vivre tout le

---

(1) On peut toujours appliquer, dit le colonel *Weiss*, aux souffrances de l'âme la recette d'Epicure contre celles du corps :

» Si elles sont supportables, on doit les supporter : si el- » les ne le sont pas, elles tueront bientôt. »

Les attaques de la fortune, d'après *Epictète*, sont les triomphes du Sage ; frappe, lui dit-il ; je suis au-dessus de tes coups ; et si je ne puis te forcer à m'être propice, je te forcerai du moins à paraître injuste aussi long-temps que ma mémoire durera ; et n'ai-je point pour me consoler l'ES- PÉRANCE ! qui n'abandonne jamais les malheureux ?

» courage qu'il veut employer à se détruire; et
» d'ailleurs toute trompeuse qu'est l'ESPÉRANCE,
» elle sert du moins à nous mener à la fin de
» la vie par un chemin agréable. »

Je sais que l'ESPÉRANCE est un songe trompeur;
Mais un songe parfois nous parle du bonheur;
Et, quoique le cruel ne soit jamais sincère,
On ne peut exister sans que le cœur espère.

*

Nous espérons toujours, et poursuivons un songe,
Qui jamais à nos cœurs n'a dit la vérité!
Ah, puisqu'il rend heureux! croyons à son mensonge;
Du moins il charmera la triste adversité.

Ces vers sont une imitation de ceux-ci, que nous trouvons dans le Ruggiero de Metastasio :

» *So che un sogno è la speranza,*
» *So che spesso il ver non dice;*
» *Ma pietosa ingannatrice*
» *Consolando almen mi va.*
» *Fra quei sogni il core ha pace,*
» *E capace almen si rende*
» *Di sue barbare vicende*
» *A soffrir la crudeltà.*

Helvétius, dans son poème du bonheur, a ainsi défini celui des infortunés :

» *Oui, pour les malheureux* ESPÉRER *c'est jouir.* »

En effet, le DÉSIR uni à l'ESPÉRANCE nous dérobe le sentiment du présent, en nous entraînant, comme malgré nous-mêmes, vers un avenir qui n'aura

peut-être pour nous que l'amertume de la déception ; mais l'ESPÉRANCE semble vouloir fixer la course fugitive du temps en faisant valoir sur l'avenir, qui n'est pas encore, ses droits sur le présent, qui n'est plus :

Tout ce que j'aperçois de ma mort est témoin,
Et l'instant où je parle est un instant de moins!
Ah, puisque nous mourons à toute heure, à tout âge!
Qui sait se rendre heureux est encor le plus sage.

Cependant Epicure nous peint l'ESPÉRANCE comme une étourdie ingénue, qui croit tout ce qu'on lui dit pourvu qu'il lui plaise : elle n'a que de l'imagination (1) et point de jugement. Mais en joie et en plaisirs, ajoute-t-il, la plus petite *espérance* ne le cède en rien à la plus grande jouissance; d'après lui,

Espérer, c'est savoir jouir;
Plaisir goûté devient souffrance:
Celui que promet l'avenir,
Est embelli par l'ESPÉRANCE.

» L'ESPÉRANCE, dit Cabanis, est en elle-même » un plaisir, et un plaisir assez grand pour préférer » ses jouissances imaginaires à des plaisirs réels et » présens. On se tromperait, ajoute-t-il, dans tous » les raisonnemens qu'on fait sur les passions, si » l'on se bornait à ne compter que les plaisirs et » les peines des sensations qu'elles font éprouver.

(1) Montaigne appelait l'imagination *la folle du logis!*

» Les différens sentimens de désir, de crainte, de » ravissement, d'horreur, ec. qui naissent des pas- » sions sont accompagnés de sensations physiques, » agréables ou pénibles, délicieuses ou déchirantes; » on rapporte ces sensations à la région de la poi- » trine; et il paraît que le diaphragme en est l'or- » gane. »

D'après l'abbé Raynal, (1) l'ESPÉRANCE et la *crainte* auraient placé sur la terre le paradis et les enfers; il résulterait de cette pensée que le BONHEUR serait une habitude de l'âme qui dépendrait plus de l'ESPÉRANCE (2) que des circonstances dans lesquelles nous vivons; ce qu'il y a de bien certain, c'est que les deux dispositions de l'âme que nous venons de nommer, sont les

(1) Le même abbé *Raynal* entreprend de peindre les dangers de l'*espérance:*

» Quand on écrit sur des matières qui intéressent le bon- » heur des hommes, on doit PURGER son cœur de toute espèce » de crainte et d'ESPÉRANCE. »

Mais ici, sans doute, Mons.r *L'abbé Raynal* n'entend parler que de ce que la crainte et l'ESPÉRANCE peuvent avoir de puéril; car je ne vois que cette raison pour pouvoir justifier l'usage qu'il fait du mot PURGER.

(2) Pour bien des personnes le BONHEUR N'EST QUE L'ART DE SAVOIR ESPÉRER. Tout le monde connaît la fin tragique de ce lord Anglais qui n'ayant plus rien à espérer, jugea à propos de se donner la mort, comme si l'ESPÉRANCE était quelque chose et que le reste ne fût rien.

seuls aiguillons, ou plutôt les seuls mobiles de la pensée; et qui n'a pas été souvent agité par la CRAINTE et l'ESPÉRANCE, ignore la moitié des sentimens humains. Enfin, il faut avoir éprouvé l'un et l'autre pour comprendre qu'en amour la crainte a quelquefois plus de tendresse que l'ESPÉRANCE, et que promettre long-temps est le plus sûr moyen de conserver cette tendresse, puisque l'ESPÉRANCE est plus vive que la reconnaissance.

Tout le monde connaît ces deux couplets :

Salut, ô divine ESPÉRANCE !
Toi dont le charme séducteur,
Donne une aile à la jouissance,
Ote une épine à la douleur.
Quand sur ton sein l'homme repose,
Ah ! qu'il goûte un doux abandon :
Si le plaisir est une rose,
L'ESPÉRANCE *en est le bouton.*

Ton ancre retient la nacelle
Du malheureux battu des vents ;
Toi seule lui restes fidèle,
Quand ses amis sont inconstans.
Malgré les verroux effroyables
Dans les cachots tu suis ses pas ;
Si les enfers sont redoutables,
C'est que tu n'y pénètres pas.

L'ESPÉRANCE est donc bien cette disposition de l'âme que fait naître le DÉSIR ardent, et que la FOI seule fortifie; qu'il y ait ou qu'il n'y ait point

de *possibilité* d'obtenir l'objet de nos désirs. Que le lecteur me permette d'invoquer dans la méditation suivante sur l'ESPÉRANCE, les charmes de la poésie; peut-être, alors, pourrai-je mieux lui peindre tout ce que cette disposition de l'âme renferme d'heureux et de consolant pour la morale et la religion en général; peut-être aussi des pensées honnêtes (1), de vertueux motifs lui feront excuser la faiblesse du pinceau.

MÉDITATION.

Digne sœur de la foi! souffle ardent du désir,
Immortelle ESPÉRANCE! *apprends-nous à souffrir:*
Divine enchanteresse, en prodiges féconde,
Viens combler du Néant *l'immensité profonde!*
Toi *qui n'as rien d'égal que notre adversité,*
Sois le premier bienfait de la DIVINITÉ:
Du Juste *qu'on opprime, adoucis la souffrance,*
*Et pour lui seul, enfin, nomme-toi l'*ESPÉRANCE!
Sois le soutien du Bon, *l'appui du* Vertueux,
Que le Sage *par toi se plaise avec les Dieux;*
Sois pour lui le signal de l'éternelle aurore,
Et qu'au rivage sombre il te retrouve encore.
Ange gardien de l'homme, idole de son cœur,
Que tes ailes de feu, dissipant sa douleur,
Fécondent dans son sein, par la plus tendre flamme,
Le rêve du bonheur qui se glisse en son âme!
*Que l'*Ethéré *s'embrase, et qu'un feu généreux*

(1) » Il existe dans la méditation des pensées honnêtes » une espèce de bonheur inconnu des méchans » (J. J. Rouss.)

Pénètre l'Univers jusqu'au-delà des cieux ;
Que tout respire, enfin, une éternelle vie !
Et la cruelle mort n'aura plus de patrie . . .
Que le cœur pur s'enflamme à ce feu créateur,
Pour éclairer les jours d'un éternel bonheur !
Que l'océan des êtres, enveloppe des mondes,
En colore ses flots sans agiter ses ondes. . . .
. . . .
. . . .
Puissent du ciel, alors, les astres bienfaisans
Ne plus marquer le cours ni la marche du temps,
Et, renversés du haut de leurs sphères sublimes,
Se perdre pour jamais dans la nuit des abîmes !
Plutôt que d'obscurcir dans nos cœurs agités
De ce flambeau divin les brillantes clartés ;
De ce feu rédempteur qui nous rend l'existence,
Et pour des maux sans fin d'éternelles jouissances.
Dans les champs de la vie, où moissonne la mort,
L'impitoyable temps trahit plus d'un effort ;
Mais l'immortalité DE *qui le juste* ESPÈRE,
Dérobe à ses forfaits un cœur qui la révère.
*Sur l'ancre de l'*ESPOIR *que peut la faux du temps !*
Le ciel succomba-t-il sous l'effort des Titans ?
Les Dieux voient en paix s'élever les orages !
Et le Juste par eux se soustrait au naufrage,
*Quand au fond de son cœur l'*ESPÉRANCE *et la* FOI
Du bonheur éternel y déposent la loi ! . . .
Tel un rocher superbe affronte le tonnerre
Pour mépriser ses coups et tromper sa colère :
Ainsi le vrai chrétien, fort de sa piété,
Se dérobe au néant comme à l'impiété ;
Et près du CRÉATEUR *par ses efforts sublimes,*
Il connait la vertu sans redouter ses crimes ;

Il devient sur la terre un habitant des cieux,
Et jusque dans l'abîme il est l'égal des Dieux.
A la Religion le nautonnier fidèle
*Reçut de l'*ESPÉRANCE *une grâce éternelle :*
Au sommet d'une vague, et prêt à s'engloutir,
*Il voit l'*ÉTERNITÉ *dans son dernier soupir ;*
Son âme que DIEU *seul tranquillise et console,*
*A pris l'*ESPOIR *pour guide et la* Foi *pour boussole,*
Au sein même du Styx (1) *il est maître des vents,*
Et, vainqueur de la mort, il triomphe du temps.
Au naufrage de l'âme, infortuné pilote,
Sur des gouffres profonds l'homme errant toujours flotte;
Et dans leurs tourbillons de flots tumultueux,
Le cœur seul qui espère est le moins malheureux! . .
Que ne peut-on veiller dans les lieux où l'on songe!
Du moins un rêve heureux nous peindrait le mensonge
Du bonheur qu'ici-bas nous venons tous chercher,

---

(1) Le lecteur me reprochera, peut-être, d'avoir emprunté des expressions au paganisme; je répondrai que le Style philosophique d'une méditation peut permettre la fusion des croyances, alors que Racine dans une de ses hymnes à laudes s'est permis d'écrire :

» Astre que l'*Olympe* révère,
» Doux ESPOIR des mortels rachetés par ton sang.
» Verbe, fils éternel du redoutable père,
» Jésus, qu'une humble vierge a porté dans son flanc. »

surtout lorsqu'il voulait imiter,

» Æterna *coeli* gloria,
» Beata SPES mortalium
» Celsi tonantis Unice,
» Castaeque proles Virginis.»

Et que personne, hélas! encor n'a pu trouver.
Qui peut nous consoler de sa douce chimère? . . .
La tendre piété d'un cœur pur et sincère :
On ne vit qu'un instant, qu'il soit tout au devoir
*D'adorer la vertu qui nous comble d'*ESPOIR.
Sublime PIÉTÉ *! fille de l'*ESPÉRANCE,
A la Foi *dans nos cœurs tu donnas l'existence;*
De ce divin bienfait naquit l'éternité,
Et la MORT *ne fut plus que l'*IMMORTALITÉ *! . . . .*
Heureux, qui TE *chérit sans vouloir* SE *connaître!*
Du fond de son tombeau bientôt il va renaître,
Et la mort n'est pour lui que l'instant du réveil,
Lorsque la FOI *le suit dans l'éternel sommeil.....*
Douce consolation! bienfait de la nature!
Sans toi tout est néant, sans toi tout est affreux,
La vie où l'on espère est encor la plus pure,
Et l'homme sans ESPOIR *est le plus malheureux.*
« Quoi, par la faux du temps au néant condamné,
*» L'homme au sein de l'*ESPOIR *rêve l'éternité;*
» Et, sans cesse enivré du bonheur qu'il espère,
» Dans la nuit des tombeaux il attend la lumière! »
. . . .
Que fait à son salut un triste et vain savoir,
S'il n'emporte au cercueil qu'un affreux désespoir!
Le cœur qui se nourrit de joie et d'espérance,
Reçoit avec la mort l'immortelle existence;
Et la FOI *dans son âme, allumant son flambeau,*
En éternelle aurore a changé son tombeau.
Malheureux, il attend la fin de ses souffrances,
Et la mort est pour lui la plus douce espérance!
. . . .
Mais l'âme qui médite en l'absence de DIEU,
*A dit à l'*ESPÉRANCE *un éternel adieu!*
Quand elle croit que l'homme au bout de sa carrière
N'a plus que le néant pour attente dernière!

Malheur ! à qui s'abreuve au filtre empoisonné
Qui d'un mortel heureux fait un désespéré ! . . . .
Nautonniers sans étoile, observez l' ESPÉRANCE *;*
Voguez à son flambeau, chérissez l'existence ;
Sur les mers du possible aimez la piété,
Et bientôt dans vos cœurs naîtra l'éternité:
Au ciel vous volerez sur des ailes de flamme !
Les ailes du DÉSIR *sont les ailes de l'âme.*

. . . .

. . . .

Tout est illusion, gardons-nous d'en douter;
LE BONHEUR N'EST QUE L'ART DE SAVOIR ESPÉRER :
Abandonné du SORT*, je trouve en l'*ESPÉRANCE *!*
Les biens que le cruel dispute à ma constance. . . .
Qui pourrait me ravir mes désirs orgueilleux ?
Si la terre m'exclut, ne puis-je aller aux cieux ?
Et, fier de ma conscience ainsi que de ma gloire,
Sur les mortels ne puis-je obtenir la victoire ? . . .
O vertueux délire ! ô rêve du malheur !
Du juste infortuné tu consoles le cœur ;
C'est pour lui que DIEU *fit les grâces ineffables*
De vivre sans remords au milieu des coupables,
D'affronter l'univers qui trouble son repos,
De souffrir en chrétien, de mourir en héros.

Il est aussi difficile de mettre en doute le pouvoir et les charmes de l'ESPÉRANCE que de douter de l'existence d'une providence divine qui veille sur tous les êtres :

» *Aux petits des oiseaux elle sert la pâture,*
» *Et sa bonté s'étend sur toute la nature.* »

L'ESPÉRANCE, douce consolation ! est donc un bienfait de la divinité qui nous élève jusqu'à elle;

et sans la *foi* qui la fortifie, nous serions déjà frappés, par l'idée seule du néant, d'une mort anticipée, sans avoir jamais connu le beau songe de l'immortalité! cette pure religion, cette piété tendre! qui nous entraîne vers une autre vie, comme la flamme qui s'élève vers le ciel, aussitôt qu'elle ne trouve plus d'aliment sur la terre.

. . . . « *e le preghiere*
« *Mosse dalla* SPERANZA *in Dio secura,*
» *S' alzar volando alle celesti spere,*
» *Come va foco al ciel per sua natura.* » (*Tasso, G.L.*)

L'ESPÉRANCE par son essence est devenue la première des trois vertus théologales. La *chaude espérance*, dit Regnier, est un mouvement jaculatoire de l'âme qui se trouve pressée soit par le désir, soit par la crainte, et qui s'adresse directement à la providence. Il semble que l'auteur de toute chose en plaçant l'ESPÉRANCE au-dessus de toutes les dispositions de l'âme qui contribuent le plus à nous rendre heureux, ait voulu récompenser l'homme de n'avoir jamais désespéré ni de sa bonté ni de sa justice divine; aussi les anciens lui avaient-ils érigé des temples, et tout le monde sait qu'il existe encore à Rome des antiquités qui attestent que les Romains lui en avaient consacré deux.

« Je vois descendre du ciel une déité également agréable aux hommes et aux Dieux: c'est » l'ESPÉRANCE!. O vous qui m'écoutez, pardonnez

» à ma muse cette métamorphose de passion en
» divinité. Eh! ne fait-on pas son dieu de sa
» passion? — La voici près de nous cette Déesse
» qui préside à l'ESPOIR; quelle assurance dans
» son port! quelle sérénité sur son front! quelle
» dignité dans ses airs de tête! tantôt un rayon
» de joie et une lumière voltigeante se jouent
» autour de ses yeux; tantôt un nuage clair
» semble voiler son visage comme une gaze lé-
» gère. — Marche-t-elle? C'est une démarche
» fière et noble. Elle s'arrête? c'est la *confiance*
» qui forme son attitude. — Elle est tantôt in-
» firme, tantôt pleine de vigueur et de santé.
» Un sourire fort aimable, timide pourtant;
» beaucoup de feu dans son air; enfin mille at-
» traits dans toute sa personne: aussi attire-t-
» elle tous les humains qui soupirent après elle;
» c'est une cour avide et empressée qui ne la
» quitte jamais. Riche de nom, seulement, elle
» trouve le secret de repaître cette cour non de
» réalités, mais d'apparence. A défaut de biens
» elle leur prodigue des ombres, ils en sont sa-
» tisfaits. Ont-ils tort? tout charme lorsqu'on
» *espère*; tout lasse lorsqu'on possède: tant les
» dons de l'ESPÉRANCE sont assaisonnés d'une je
» ne sais quelle saveur, préférable à celle de l'am-
» broisie!... Un malade soit d'esprit, soit de
» corps, s'abreuve à longs traits du doux poison
» de l'ESPÉRANCE; autant en fait l'amant, autant

» le nautonnier sur le sommet d'une vague menaçante ; autant le vieillard presqu'englouti dans les enfers : l'inexorable Caron a beau le presser d'un regard affreux, il *espère* toujours, et la mort seule étouffe le dernier effort de l'ESPÉRANCE. »

« Venez, chère DÉESSE ! et puisque vos dons » ont l'art d'amuser nos faibles cœurs, versez-les » à pleines mains ; sans eux la vie n'est pas supportable ; nul remède à nos maux, tout languit, tout meurt. Par vous on goûte le repos, » la volupté, les délices, ou du moins la plus douce des illusions ! .... Ah ! ne la rendez pas » cruelle à vos trop crédules adorateurs ; trompez-nous, mais cachez votre art ; répandez un » nuage sur vos innocentes fraudes, et laissez- » nous jouir de l'enchantement. »

C'est ainsi que s'exprimait la reconnaissance envers cette vertu divine, avant que le Christianisme vînt nous éclairer des lumières de la FOI, et changer, par une conviction religieuse, notre ESPÉRANCE en CERTITUDE. Quelle force ! quelle énergie ce dernier sentiment ne donne-t-il pas à l'âme ! il suffit de bien comprendre ce passage d'un poète chrétien pour en être persuadé :

« *Eternal* HOPE *! when yonder spheres sublime*
» *Peal'd their first notes to sound the march of time,*
» *Thy joyous youth began — but not to fade.*
» *When all the sister planets have decay'd;*
» *When rapt in fire the realms of ether glow,*

» *And Heav'n's last thunder shakes the world below.*
» *Thou, undismay'd, shalt o'er the ruin smile,*
» *And light thy torch at Nature's fun'ral pile!* »

Mais c'est assez parler de l'ESPÉRANCE, et je crois que nous ne pouvons plus nous méprendre sur la véritable signification attachée au mot qui occupe cette disposition de l'âme. Parlons un peu de l'idée qui représente l'habitude de l'âme à laquelle cette disposition a donné naissance, et voyons s'il est possible de confondre ESPOIR avec ESPÉRANCE.

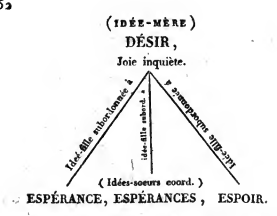
« L'intérêt, a dit La Rochefoucault, est un » océan où toutes les vertus vont s'engloutir. » C'est sans doute pour cette raison que l'ESPOIR, quoique le fils d'une divinité, n'a pu hériter des vertus de sa mère; mais que dis-je *hériter*! on n'*hérite* que de ce qui meurt, et l'ESPÉRANCE est immortelle!... Déjà on aperçoit le danger de se servir d'ESPÉRANCE pour ESPOIR. En effet ce dernier n'est qu'une habitude mondaine, un calcul basé sur des probabilités qui ne nous engagent à aucuns sacrifices généreux, alimens ordinaires des vertus; enfin ce sentiment, loin d'être désintéressé, prend naissance en nous et a toujours nous pour objet toutes les fois que nos désirs se dirigent vers une possession, vers cet intérêt (1) personnel dont parle La Rochefoucault.

(1) Je regretterai toujours qu'un homme aussi vertueux

L'ESPOIR n'étant fondé que sur des probabilités et non sur des certitudes positives, suppose toujours des chances, des risques qui doivent nécessairement augmenter à mesure que ces probalités diminuent, et c'est ce qui fait, sans doute, que le pluriel d'ESPOIR nous offre un nouveau synomyme; car, comme nous l'avons déjà vu, ce mot n'a pu perdre de sa *compréhension* sans augmenter son *étendue* et se rapprocher conséquemment par sa forme comme par sa signification de l'idée-mère ESPÉRANCE, comme premier synonyme coordonné d'une famille de mots; c'est ce que nous offre le tableau suivant :

---

qu'Helvétius ait fait de l'*intérêt personnel* le mobile de toutes nos actions, le motif de tous nos sentimens, enfin l'âme de notre âme. Quant à moi, ne voulant jamais confondre la morale de fait avec la morale de droit, je dirai que chez beaucoup de gens l'*intérêt* dont parle La Rochefoucault, ressemble beaucoup plus à un égout qu'à un océan. En effet le premier de ces deux abîmes nous présente une image plus vraie de la bassesse de leur penchant, et de la mauvaise odeur qu'exhale leur dégoûtante turpitude; tandisque le second peint une profondeur majestueuse et imposante au-dessus de laquelle rien ne surnage; c'est sans doute cette dernière idée qui aura décidé La Rochefoucault à faire choix d'une image qui flatte l'*intérêt*, tout en le flétrissant.



Maintenant tâchons de prouver, par des exemples, tirés des meilleurs classiques, que le pluriel d'ESPOIR est ESPÉRANCES, et que ce nouveau mot devient un synonyme intermédiaire entre ESPÉRANCE et ESPOIR, puisqu'il prend en *étendue* dans le premier ce que le nombre lui fait perdre en *compréhension* dans le second, et qu'il se constitue de ce que chacun de ces deux extrêmes veut bien lui céder pour en former un moyen commun.

Voltaire nous offre ici une occasion favorable:
« *Aucun ne voulait hasarder sa fortune et sa vie sur des* ESPÉRANCES *incertaines.* »

L'épithète *incertaines*, en parlant d'ESPÉRANCES, est ici un bonheur d'expression qui suppose un sentiment profond de l'*étendue* et de la *compréhension* dont se constitue ce pluriel. En effet

l'auteur n'aurait pu se servir du modificatif *incertain* avec ESPOIR ou ESPÉRANCE, car le premier de ces deux mots, renfermant l'épithète contraire dans sa *compréhension*, aurait formé avec ce qualificatif une contradiction insupportable, et le second renfermant en lui-même ce modificatif, qui en constitue essentiellement la *compréhension*, n'aurait pu s'en trouver modifié sans montrer deux fois la même idée dans leur simple énonciation. Le pluriel ESPÉRANCES était donc le seul des trois synonymes qui pût se trouver modifié par l'adjectif *incertain;* puisque cette idée partielle peut lui venir de la *compréhension* du singulier ESPÉRANCE, auquel il a emprunté sa forme orale pour signifier, sans doute, qu'il a dû prendre en *étendue* dans ce singulier ce qu'il a perdu en *compréhension* en quittant ESPOIR, duquel, cependant, il se rapproche plus intimement, puisque très-souvent nous pouvons prendre l'un pour l'autre, tandisqu'on ne prendra jamais ESPÉRANCES pour ESPÉRANCE, car si l'on peut toujours dire:

Mes ESPÉRANCES sont détruites,

On ne pourra jamais dire :

Mon ESPÉRANCE est détruite.

En effet, comme disposition de l'âme, l'ESPÉRANCE doit être immortelle comme elle, et parconséquent, ne pourra jamais être détruite et c'est ce qui a fait dire à Lemercier:

Le cœur est mort à la vie avant de mourir à l'ESPÉRANCE.

« Il est impossible, dit Montaigne, de savoir où finit l'ESPÉRANCE; » mais un homme malheureux sait toujours où finit son ESPOIR.

D'après cette assertion, qui me paraît de la plus grande exactitude, il me semble qu'un homme infortuné, réduit aux dernières extrêmités pourra toujours dire :

Je n'ai plus d'ESPOIR, toutes mes ESPÉRANCES sont détruites.

Mais il ne dira jamais,

Mon ESPÉRANCE est détruite.

On pourra m'objecter que la langue française est la seule qui ait admis deux mots pour consacrer une différence qui doit nécessairement exister dans toutes les langues puisqu'elle tient à l'idéologie. Je répondrai que les langues qui n'ont point deux mots pour consacrer cette différence idéologique, se sont servis du nombre pour l'indiquer. Ainsi HOPE (1) en anglais, signifiera toujours ESPÉRANCE,

(1) Milton, en parlant des enfers, semble avoir consacré ce principe :

» Regions of sorrow, doleful shades, where peace aud rest can never dwell, HOPE never comes, that comes to all. »

Crabb, dans son dictionnaire des synonymes de la langue anglaise, paraît de l'avis de tous les auteurs que j'ai cités jusqu'à présent :

» HOPE may be deferred, but *never dies*; it is a pleasure as lasting as it is great. ».

» HOPE is justified by the nature of our condition; since every thing is changing, we have also reason to hope that a present evil, however great, may be suceeded by something less severe. »

et le pluriel *hopes* signifiera ESPÉRANCES, puisque les Anglais traduisent toujours le mot ESPOIR par *expectation*, qui n'est presque plus en usage dans notre langue. Ce que nous venons de dire des mots HOPE, HOPES peut être dit des deux mots italiens SPERANZA, SPERANZE, puisqu'ils ont comme les anglais le mot *aspettazione* pour rendre

---

» HOPE is simply a presentiment; it may vary in degree, more according to the temper than the nature of the circumstances, some HOPE where there is no ground for HOPE, and others despair where they might HOPE.

Cependant, faute d'avoir considéré l'ESPÉRANCE comme une disposition de l'âme, une vertu divine, notre auteur paraît confondre HOPE avec HOPES; c'est ce que Campbell, dans son joli poème, intitulé *the pleasure of* HOPE, ne fait jamais; chez ce dernier on y reconnaît toujours la disposition immortelle de l'âme, la divinité des anciens; aussi le pluriel HOPES ne se présente-t-il jamais sous sa plume; le sentiment souvent vaut mieux que la théorie!.... Comment se fait-il que le Girard des anglais n'ait pas pensé à la première des vertus théologales?... Car si Lord Littleton a eu raison de considérer la Religion comme *the refinement of philosophy*, celle-ci, certainement, doit avoir de grands rapports avec les sciences, puisqu'elle devient une espèce de *philologie universelle*; aussi, ajoute Lord Littleton, une erreur en religion fera toujours naître des vices certains dans le gouvernement, puisque le bon gouvernement doit être le seul but où tende l'esprit humain; aussi voit-on chez les moralistes religieux qu'il en est toujours le chef-d'œuvre.

» Le chef-d'œuvre de l'esprit humain, a dit la Bruyère, est un *bon gouvernement!* »

notre substantif ESPOIR, qu'Alberti, cependant, se permet de traduire par SPERANZA ou SPEME.

Ainsi, les mots HOFFEN, HOPE, SPERANZA, ESPÉRANCE sont sans pluriel de la même manière que les pluriel HOFFENS, HOPES, SPERANZE, ESPÉRANCES sont sans singulier ; quant au singulier *espoir* il se confond avec les mots *expectation*, *expectative*, qui ne sont plus usités que dans des cas particuliers, et deviennent la traduction du mot anglais *expectation* et de l'italien *aspettazione*. Cependant il est bon de faire remarquer ici que si l'on peut toujours dire en français *avoir de l'espoir* en ne pourra jamais le dire en anglais ou en italien avec les mots *expectation*, *aspettazione* ; ce qui prouve que ces mots ne sont pas précisément la traduction d'ESPOIR, mais bien plutôt celle d'*expectation*, d'*expectative* qui ne sont plus d'un usage familier. C'est sans doute pour cette raison que, par extension, les anglais et les italiens sont quelquefois obligés de se servir des singuliers HOPE, SPERANZA, quoique le pluriel de ces substantifs, d'après ce que nous avons dit, soit d'une exactitude plus rigoureuse, toutes les fois qu'il s'agit du sens privatif, et nous dirons,

My HOPES *are lost,*

Le mie SPERANZE *sono perdute.*

Pour mieux nous fixer encore sur la *compréhension* qu'on doit accorder au pluriel ESPÉRAN-

CES, Je citerai ce que dit Racine en parlant de Mithridate :

» *Comme il avait éprouvé la bonne et la mauvaise for-*
» *tune, il ne croyait rien au-dessus de ses* ESPÉRANCES *et*
» *de son audace.* »

Audace qui renchérit, ici, sur le pluriel ESPÉRANCES, prouve bien que ce mot en changeant de nombre a beaucoup perdu de sa *compréhension*, c'est-à-dire, de celle qu'il avait sous la forme d'ESPOIR, puisque l'*audace* ne pourrait exister sans les risques et les dangers que nous offre une entreprise difficile ; voilà bien, j'espère, l'*étendue* du mot ESPÉRANCE déterminée par rapport à ses deux synonymes extrêmes ESPÉRANCE, ESPOIR.

Toujours dans l'intérêt de ce que nous venons de dire sur les synonymes ESPÉRANCE, ESPÉRANCES, ESPOIR, qui appartiennent à une seule et même famille de mots coordonnés entr'eux, nous allons tâcher de trouver de nouvelles lumières, en leur comparant des mots qui se trouvent avoir avec eux des rapports de dérivation, ces mots sont : DÉSESPOIR, DÉSESPOIRS, DÉSESPÉRER DE, DÉSESPÉRER.

Il nous est facile de concevoir maintenant pourquoi le mot DÉSESPÉRANCE (1) n'est pas français,

---

(1) Voici ce qu'on trouve dans le dictionnaire de M. Laveaux sur les difficultés de la langue française : « DÉSESPÉRANCE. Subst, fém. mot nouveau, proposé par Mercier :

puisque nous avons prouvé jusqu'à l' évidence qu'on ne perdait jamais l' ESPÉRANCE ; nous allons tâcher de reconnaître la *compréhension* du mot DÉSESPOIR, qui fait au pluriel DÉSESPOIRS en comparant ce mot aux synonymes que nous venons d' expliquer.

Je vais chercher des raisons dans la dérivation et l' analogie, et je citerai provisoirement une remarque de Voltaire sur les deux vers suivans de Corneille :

» *Et par les* DÉSESPOIRS *d' une chaste amitié ;*
» *Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié* ».

» Aujourd'hui, dit Voltaire, on n'emploie plus » DÉSESPOIRS au pluriel ; il fait pourtant un » très-bel effet. Mes *déplaisirs*, mes *craintes*, » mes *douleurs*, mes *ennuis*, disent plus que » mon *déplaisir*, ma *crainte*, &; et pourquoi ne » pourroit-on pas dire *mes désespoirs* comme on » dit *mes* (1) ESPÉRANCES ? ne peut on pas

« DÉSESPÉRANCE, dit-il, n'est pas DÉSESPOIR. *J'ai la* DÉSESPÉRANCE *de son arrivée, du retour de sa santé; mais* » *pour cela je ne me conduirai pas désespérément.* » Je doute que ce mot soit jamais adopté, on dit aussi bien ; *Je* DÉSESPÈRE *de son arrivée, du retour de sa santé*, et cela ne signifie pas qu'on est au DÉSESPOIR ».

(1) J'aime à prendre le sentiment sur le fait : d' après Voltaire *mes* ESPÉRANCES serait le contraire de *mes* DÉSESPOIRS, d' où il suit, tout naturellement, que DÉSESPOIR est le contraire d'ESPOIR, et que le pluriel de ce dernier substantif est bien ESPÉRANCES, et non ESPOIRS qui n'est pas plus

» DÉSESPÉRER *de* plusieurs choses, comme on peut » en ESPÉRER plusieurs ? »

Voltaire, qui a si bien reconnu la *compréhension* du substantif pluriel ESPÉRANCES, dans le premier exemple que nous avons cité de lui, paraît, par analogie, avoir bien déterminé la signification du pluriel DÉSESPOIRS en l'opposant au pluriel ESPÉRANCES. En effet le DÉSESPOIR, comme un état violent de l'âme, causé par la présence d'un mal insupportable, ou par l'absence, la privation d'une possession quelconque, devrait nécessairement renfermer quelque chose du substantif DÉSESPÉRANCE s'il était français, de la même manière que le pluriel ESPÉRANCES contient une partie de la *compréhension* du singulier ESPÉRANCE, sans en avoir pour cela toute l'étendue. Ce qui paraîtrait prouver ce que j'avance, c'est que le verbe DÉSESPÉRER qui se trouve renfermer l'attribut DÉSESPÉRANT, dont le radical est DÉSESPOIR, se trouve toujours accompagné de la

---

français que *DÉSESPÉRANCE*. En effet l'idéologie se refuse à ce que le pluriel ESPOIR renferme plus de *compréhension* que son singulier, et de la même manière à ce que le singulier ESPÉRANCE, comme disposition de l'âme, soit défini dans son *étendue* par un pluriel, et dans sa *compréhension* par un privatif. Voilà, sans doute, pourquoi ESPÉRANCES ne sera jamais le pluriel D'ESPÉRANCE, et pourquoi DÉSESPÉRANCE ne sera jamais français.

préposition *de* (1), qui, comme nous l'avons déjà vu en parlant d'ESPÉRER DE, sert à déterminer *l'étendue* ou une partie de l'étendue du substantif ESPÉRANCE, c'est-à-dire, sert à marquer le vague, l'incertitude, le doute que ce mot renferme, et c'est ce que nous trouvons dans les exemples suivans :

» *Il faut combattre jusqu'au dernier moment la nature et la fortune, et ne jamais* DÉSESPÉRER DE *rien jusqu'à ce qu'on soit bien mort.* » (Volt.).

» *On blâme les gens qui font une grande fortune pendant qu'ils en ont les occasions, parcequ' on* DÉSESPÈRE, *par la médiocrité de la sienne, d'être jamais en état de faire comme eux, et de s'attirer ces reproches.* »

(La Bruyère)

Si ce que nous dit Mons.r Laveaux sur ESPÉRÉR DE et ESPÉRER sans préposition, est juste, il me semble que nous sommes en droit de conclure, que le singulier et le pluriel du substantif DÉSESPOIR se trouve en rapport d'analogie inverse avec le pluriel ESPÉRANCES, puisque pour connaître le DÉSESPOIR il faut avoir perdu non seulement l'ESPOIR mais encore être las ou désabusé

---

(1) En effet le verbe DÉSESPÉRER change de nature aussitôt qu'il quitte la préposition DE, c'est-à-dire, que d'actif intransitif qu'il était, il devient actif transitif; ainsi DÉSESPÉRER *quelqu'un* signifie toujours *jeter quelqu'un dans le* DESESPOIR, *lui arrachér l'*ESPOIR, *des* ESPÉRANCES; mais jamais L'ESPÉRANCE!

de l'ESPÉRANCE. Nous trouvons un exemple de ce que j'avance dans le *poète malheureux* de Gilbert:

« *C'en est donc fait: déjà la perfide* ESPÉRANCE
» *Laisse de mes longs jours vaciller le flambeau;*
» *A peine il luit encore, et la pâle indigence*
» *M'entrouve lentement les portes du tombeau.*
» *Mon génie est vaincu: voyez ce mercenaire,*
» *Qui, marchant à pas lourd dans un sentier scabreux,*
» *Tombe sous son fardeau; long-temps le malheureux*
» *Se débat sous le poids, lutte, se* DÉSESPÈRE *! etc.* »

C'est ce qui doit arriver lorsque, dans un excès de sensibilité morale ou plutôt un accès de faiblesse, on se trouve avoir perdu ses ESPÉRANCES avec l'ESPOIR; mais, ce paroxisme une fois surmonté, la raison reparaît; la morale et la religion reprennent leurs droits, et l'ESPÉRANCE convalescente, appuyée sur la *piété tendre* qui la console, vient bientôt faire renaître au fond de notre cœur l'ESPOIR qui s'en était éloigné.

Mons.r de Lamartine, le Racine des Romantiques modernes pour la chasteté de ses principes, nous prouve dans une de ses méditations poétiques que l'ESPÉRANCE peut naître du sein même du DÉSESPOIR; et c'est ce qui ne pourrait arriver, certainement, si le DÉSESPOIR résultait (comme beaucoup d'auteurs l'ont prétendu) de la perte de cette disposition de l'âme. Il me semble avoir suffisamment prouvé contre le néologisme de Mercier que le mot DÉSESPÉRANCE ne sera jamais français.

Il est nécessaire de faire remarquer ici que DÉSESPOIR s'entend quelquefois des fureurs auxquelles on se livre lorsqu'on n'a plus d'ESPOIR et que la raison égarée fait taire l'ESPÉRANCE; Racine nous en offre un exemple; Oreste, voulant convaincre Hermione de son amour, lui dit :

» *Mon* DÉSESPOIR, *mes yeux de pleurs toujours noyés;*
» *Quels témoins croirez-vous, si vous ne les croyez.* »

Le DÉSESPOIR peut naître du sein de l'ESPÉRANCE (1) même, c'est-à-dire, de l'incertitude d'un bien comme de la certitude d'un mal; Pyrrhus dit, en parlant d'Andromaque :

---

(1) Un proverbe italien dit : « *Chi vive solamente di* SPERANZA DISPERATO *muore.* » L'ESPÉRANCE n'est donc pas assez éloignée du DÉSESPOIR pour que celui-ci puisse l'exclure; et, peut être, serait-il heureux de pouvoir dire que l'ESPÉRANCE est une espèce de DÉSESPOIR qui espère DE tout ! ... Le DÉSESPOIR, comme dit Roubaud, est évidemment le contraire de l'ESPOIR, mais il ne saurait être le contraire d'ESPÉRANCE, d'où je conclus que rien n'est plus important pour l'idéologie, pour la morale et pour la religion même, que d'apprendre à ne point confondre ensemble les mots qui nous paraissent être synonymes. « On désire quelquefois la mort, dit Montaigne, » pour l'ESPÉRANCE d'un plus grand bien : » « Je désire, dit *S. Paul*, être dissous pour être avec *Jésus-Christ.* » « Cléombrotus, ajoute Montaigne, ayant lu le *Phaedon* de *Platon*, entra en si grand appetit de la vie avenir, qu'il s'alla précipiter à la mer. » D'où il conclut que nous avons tort d'appeler DÉSESPOIR cette mort volontaire, à laquelle la chaleur de l'ESPOIR nous porte souvent.

» *Mon cœur*, DÉSESPÉRÉ *d'un an d'ingratitude*,
» *Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.* »

DÉSESPOIR peut encore signifier un excès de zèle, un dévouement sans bornes à tous ses devoirs, ou aux intérêts d'autrui; dans Racine Mithridate dit à Arbate, en parlant de Xipharès:

» *Je sais même, je sais avec quel* DÉSESPOIR,
» *A tout autre intérêt préférant son devoir*
» *Il courut démentir une mère infidèle.* »

D'après tout ce que nous avons dit sur les synonymes ESPÉRANCE, ESPÉRANCES, ESPOIR et leurs dérivés ESPÉRER DE, ESPÉRER, tout en considérant l'IDÉE-MÈRE ou primitive qui leur a donné naissance ainsi que l'*objet* vers lequel elles tendent toutes progressivement, et qui a dû nécessairement féconder cette même IDÉE-MÈRE à mesure que chaque *possibilité* devenait une *probabilité*, et que chaque *probabilité* devenait une *certitude*, but de tous nos désirs! d'après tout cela, dis-je, nous pourrions imaginer le tableau systématique suivant, en classant tous les synonymes qui découlent de l'*idée-mère* DÉSIR, par ordre de famille, afin de pouvoir mieux reconnaître les *synonymes purs* des *synonymes impurs*, et les *impurs* des *impropres;* après l'examen de ce tableau de la génération de nos idées, on sentira combien ces distinctions sont heureuses et même indispensables à l'étude des synonymes.

EXPLICATION DU TABLEAU SUIVANT.

Pour pouvoir bien comprendre ce tableau, il est indispensable de savoir que les idées exprimées par des mots synonymes sont ou *subordonnées* ou *coordonnées* (1), suivant que notre esprit s'occupe des idées qui leur ont donné naissance, ou de l'objet vers lequel elles tendent toutes progressivement.

Ainsi les *idées subordonnées* à une autre idée, considerée comme MÈRE, sont celles qui reproduisent dans leur *compréhension* cette même IDÉE-MÈRE tout en y comprenant de nouvelles idées partielles ou modes qui en diminuent d'autant l'*étendue*; car plus une idée a de *compréhension* moins elle a d'*étendue*, et réciproquement. Par exemple si nous nous occupons de l'IDÉE-MÈRE

---

(1) Voici les définitions que nous en donne M.r Guizot: » Les *idées subordonnées* à une autre idée sont celles » qui reproduisent cette IDÉE-MÈRE avec de certaines mo- » modifications. J'appelle *idées coordonnées* celles qui con- » tiennent la même IDÉE-MÈRE avec des modifications dif- » férentes, ec, ec. »

Je laisse au lecteur le soin de deviner, d'après ces deux définitions, la différence qui existe entre les *idées subordonnées* et les *idées coordonnées*; quant à moi j'avoue mon insuffisance; et c'est ce qui m'a engagé à risquer ici de nouvelles définitions, où je désire sincèrement avoir été plus heureux que M.r Guizot.

nas Idées

r.:

Synonymes dérivés.

Désirer, * Soupirer, *
mouvem.ᵗ de l'âme. mouvem.ᵗ du corps.



qui a donné naissance à celles renfermées dans les synonymes ESPÉRANCE, ESPÉRANCES, ESPOIR, considérées comme IDÉES-FILLES, nous trouvons que ces idées sont *subordonnées* à celle de DÉSIR, parceque celle-ci se trouve renfermée dans chacune d'elles, quoique diversement modifiée, c'est-à-dire, avec plus ou moins de *compréhension*, suivant que le synonyme qui la renferme s'éloigne ou se rapproche de cette même IDÉE-MÈRE ou primitive. Or, d'après la *ligne spirale* que nos idées suivent dans leur génération, nous trouvons qu'une idée, quelconque, constitue sa *compréhension* de toutes celles qui la précèdent en remontant vers l'IDÉE-MÈRE primitive, tout en perdant d'autant de son *étendue*.

Maintenant, les *idées coordonnées* entr'elles s'entendent de ces mêmes IDÉES-FILLES ou *subordonnées*, considérées comme SOEURS et réunies en famille, dont l'arrangement progressif des rapports tend toujours vers un seul et même objet, renfermé dans la compréhension de l'IDÉE-MÈRE, comme le germe ou véhicule qui l'a fait naître, et qui l'a fécondée tout-à-la fois. Ainsi les IDÉES FILLES ou *subordonnées* comprises dans les synonymes ESPÉRANCE, ESPÉRANCES, ESPOIR, se changent en IDÉES-SOEURS ou *coordonnées* aussitôt que l'esprit a en vue le but ou l'objet vers lequel elles tendent, c'est ce que signifie l'accroissement progressif et proportionnel des *idées partielles* ou

modes qui les distinguent l'une de l'autre par une compréhension particulière, tout en fixant l'ordre de leur génération au tour de la spirale; de manière que l'aînée de chaque famille ait plus d'*étendue*, et moins de *compréhension* que celle qui est née la dernière. Il en sera de même des familles de synonymes qui se coordonnent par *subordination*, la première sera toujours celle dont les idées renfermeront plus d'*étendue* et moins de *compréhension* que la dernière, suivant la place qu'elles occupent autour de la spirale. Telle est la raison de la *coordination* de nos *idées*; il ne saurait y en avoir de plus évidente.

Une famille en engendre une autre, et nous voyons sortir du sein de la première famille ESPÉRANCE, ESPÉRANCES, ESPOIR, les trois *idées-filles* subordonnées, EXPECTATION, EXPECTATIVE, ATTENTE, qui, pour marquer l'ordre et l'objet de leur génération, renferment dans chacune d'elles, outre l'*idée-mère* ESPOIR qui leur a donné naissance, l'esprit de subordination de celles qui leur correspondent dans la première famille; de manière qu'on puisse toujours sentir en remontant vers l'IDÉE-MÈRE primitive, que l'ESPÉRANCE inspire ou fait naître l'EXPECTATION; les ESPÉRANCES, l'EXPECTATIVE, et l'ESPOIR, l'ATTENTE, et cela, sans doute, pour mieux indiquer la progression proportionelle d'où résulte la *coordination* des IDÉES-SOEURS de la deuxième famille; et fixer ainsi, pour toujours,

par des rapports analogues et gradués la suite progressive des idées qui suivent la spirale, pour tendre vers l'objet qui les féconde toutes, c'est-à-dire, la *certitude* d'un bien, le but et la fin de toutes nos inquiétudes, et par-conséquent de tous nos DÉSIRS, puisque la *possession*, qui la suit de près, en rallumetoujours de nouveaux, lorsqu'elle n'est point accompagnée de la déception; car le *désir* satisfait et heureux est toujours le phénix qui renaît de ses cendres:

» *Je désire, j'obtiens; et je désire encore!*
» *Rien n'adoucit l'ardeur du feu qui me dévore;*
» *Toujours je fais des voeux, même au sein du plaisir,*
» *Et mon âme n'est plus qu'un éternel désir.* »

Ce que nous avons dit de la deuxième famille des *synonymes coordonnées* ou IDÉES-SOEURS EXPECTATION, EXPECTATIVE, ATTENTE, par rapport à la première famille d'où celle-ci est sortie, peut se dire de la troisième famille des *synonymes subordonnés* ou IDÉES-SOEURS, CONFIANCE, ASSURANCE, CERTITUDE, IDÉES-FILLES et *subordonnées* au dernier synonyme de la deuxième famille, ATTENTE, considéré comme IDÉE-MÈRE de la troisième famille, d'après la place qu'il occupe dans l'ordre progressif, fixé par la spirale; en sorte qu'on puisse toujours s'apercevoir que les rapports de proportions progressives qui existent entre la première et la deuxième famille, existent de la même manière entre la deuxième et la

troisième, c'est-à-dire, qu'on puisse toujours assurer que l'EXPECTATION a inspiré ou fait naître la CONFIANCE, de la même manière que l'ESPÉRANCE a fait naître l'EXPECTATION, et ainsi de suite pour pouvoir assurer la coordination de chacune des *idées-sœurs* qui composent la troisième famille.

Par analogie, et en suivant la même théorie, nous apprendrons à reconnaître les synonymes, dérivés, DÉSIRER, SOUPIRER; ESPÉRER DE, ESPÉRER; *expectare*, ATTENDRE; SE CONFIER, COMPTER, &. par rapport aux différences idéologiques qui peuvent exister entr'eux, et en les classant toujours par ordre de familles (1) *subordonnées* et *coordonnées*, afin de pouvoir mieux distinguer les *synonymes purs* des synonymes *impurs*, et les *impurs* des *impropres*.

D'après Girard, Fischer, Crabb et autres philologues célèbres qui paraissent vouloir révoquer en doute la *synonymie* des idées subordonnées avec celle qui représente l'IDÉE-MÈRE commune qui leur a donné naissance, et prenant en con-

(1) Je crois qu'un dictionnaire des synonymes par ordre de familles, en nous faisant embrasser un plus grand nombre de rapports à la fois rendrait l'étude de l'idéologie tout ensemble plus facile, plus utile et plus agréable; et c'est alors que l'intelligente *analogie* mettrait bientôt à notre portée ce qui paraît même un problème à la savante *étymologie*.

sidération l'opinion de M.r Guizot, qui se fonde sur des faits souvent difficiles à vérifier, nous diviserons les synonymes en général en *purs* et *impurs*. Les premiers représenteront toutes les IDÉES-SOEURS *coordonnées* et classées par famille, et c'est ce que nous présentent les lignes horizontales du tableau précédent ou plutôt les parallèles de la spirale, tant pour les substantifs que pour les verbes ou attributs. Les seconds représenteront toutes les IDÉES-FILLES d'une même famille, *subordonnées* à une seule IDÉE-MÈRE qui se trouve toujours indiquée par le détour *ascendant* de la spirale, comme l'aînée des idée-filles se trouve toujours placée au détour opposé de la même ligne, de manière que les *synonymes impurs* ou *subordonnés* doivent se composer des idées qui restent filles dans chaque famille comparées aux IDÉES-MÈRES qui leur ont donné naissance.

D'après ce que nous venons de dire, voici ce que nous offrirait le dépouillement du tableau précédent :

SYNONYMES PURS *comme* COORDONNÉS.

	SUBSTANTIFS.	ATTRIBUTS.
Familles 1	— ESPÉRANCE, ESPÉRANCES, ESPOIR....	— ESPÉRER DE, ESPÉRER.
2.	— EXPECTATION, EXPECTATIVE, ATTENTE.	— *expectare*, ATTENDRE.
3.	— CONFIANCE, ASSURANCE, CERTITUDE.	— SE CONFIER, COMPTER,

SYNONYMES IMPURS (1) *comme* SUBORDONNÉS.

Familles 1.	—* DÉSIR, ESPÉRANCE, ESPÉRANCES.	—* DÉSIRER. ESPÉRER EN.
2.	—* ESPOIR, EXPECTATION, EXPECTATIVE	—* ESPÉRER, *expectare*.
3.	—* ATTENTE, CONFIANCE, ASSURANCE	—* ATTENDRE, SE CONFIER.
Objets	—* CERTITUDE, ... POSSESSION	—* COMPTER, POSSÉDER.

Pour compléter ce dépouillement, on pourrait ajouter ici le tableau des *synonymes impropres*, qui se compose de tous les synonymes qui se trouvent placés sur les lignes verticales du grand tableau, et au tour desquelles tourne la spirale, c'est-à-dire, des familles de synonymes *coordonnées* par *subordination*.

---

(1) Il est évident, en y réfléchissant un peu, que les différences idéologiques qui existent entre une IDÉE-MÈRE et l'IDÉE-FILLE qui lui est *subordonnée*, deviennent trop prononcées pour qu'une plume exercée puisse jamais les confondre, surtout lorsqu'on s'aperçoit que chacune de ces idées appartient à une famille différente, ce qui nécessairement doit détruire entr'elles toute espèce de coordination immédiate.—En effet chaque IDÉE-FILLE a pour IDÉE-MÈRE celle qui a le plus de compréhension dans la famille d'où elle sort; cependant comme ces mêmes idées se *coordonnent* par *subordination* pour établir la progression toujours gra-

SYNONYMES IMPROPRES, *comme appartenant à* DIFFÉRENTES FAMILLES.

	--1.re *Famille* --	-- 2.e *Famille* --	-- 3.e *Famille*.--
Sujets	ESPÉRANCE,	EXPECTATION,	CONFIANCE.
	ESPÉRANCES,	EXPECTATIVE,	ASSURANCE.
	ESPOIR,	ATTENTE,	CERTITUDE.
Attributs	ESPÉRER DE,	*expectare*,	SE CONFIER.
	ESPÉRER,	ATTENDRE,	COMPTER.

N.a S'il est vrai que les synonymes représentés dans ce dernier tableau sont tous *impropres*, comme appartenant à des familles différentes, il est évidemment prouvé que l'abbé Roubaud a manqué de jugement et de sentiment pour la science qui l'occupait, lorsqu'il a osé publier qu'ATTENDRE était synonyme d'ESPÉRER, sans nous parler en aucune manière de l'*attribut modifié* ESPÉRER DE, employé par nos meilleurs classiques, et jamais confondu par eux avec ESPÉRER, comme voudrait nous le faire croire l'Académie.

Si ce reproche était fondé, il me paraîtrait tomber sur une méprise assez grave, pour oser affirmer qu'elle résulte, entièrement, de ce que dans aucune langue on ne s'est encore occupé de former un dictionnaire de synonymes par familles de mots

duée qui s'établit autour de la spirale, on pourra facilement indiquer les différences idéologiques qui existent entre une IDÉE-MÈRE et les IDÉES-FILLES SUBORDONNÉES qui en découlent. L'astérisque sert toujours à distinguer les IDÉES-MÈRES des IDÉES-FILLES.

suivant la génération progressive de nos idées. Les naturalistes, afin de rendre l'étude des productions de la nature plus facile et plus exacte, ont imaginé de classer par ordre de genres, d'espèces, de familles et d'individus, tous les produits spontanés que la terre, cette mère féconde et libérale, offre à nos regards, et nous prodigue journellement, tant pour subvenir à nos plus pressans besoins que pour nous procurer les plus douces jouissances. Tout le monde confesse que cette classification de leur part, jette aujourd'hui le plus grand jour sur les recherches de tant de connaissances diverses, que des ténèbres impénétrables enveloppaient autrefois. Eh bien, si les mots sont effectivement les signes qui servent à nous représenter tout ce que la nature peut offrir à nos sens, pourquoi ne pas imaginer de les classer en familles de mots pour ne point confondre entr'elles les différentes espèces d'idées occupées par ces mots, de la même manière que les botanistes ont classé les plantes par familles pour ne les confondre ni dans leurs espèces ni dans leurs genres? ne serait-ce pas, comme eux, dans l'espoir de répandre plus de clarté dans l'étude du langage que nous chercherions, enfin, le fil secourable à l'aide duquel seul on peut sortir des incertitudes et des embarras où nous plonge à chaque instant le choix d'une expression, dont on n'a pas toujours le sentiment par

rapport à celles qui peuvent lui être préférées comme synonymes ?

Je crois devoir répondre à ces questions que si un dictionnaire des synonymes par ordre de familles des mots de la langue française n'existe pas encore, il doit infailliblement exister un jour, comme devant être le seul et unique prisme à l'aide duquel, et de l'*analogie* qui l'accompagne toujours, tout peut devenir lucide aux yeux même de la plus faible conception, puisqu'à sa lumière on peut apercevoir des rapports que la plus profonde étymologie n'a encore pu nous révéler !.. Encore une fois, l'analogie et la famille nous offrent une route assurée, qui doit nous affranchir à jamais des recherches savantes, fastidieuses et souvent inutiles de l'étymologie, en mettant l'étude de l'*idéologie* la plus exacte et la plus recherchée à la portée de tout le monde ; ensorte que pour bien parler sa langue maternelle on n'aura plus besoin d'avoir passé la moitié de sa vie à pâlir sur des auteurs grecs et latins, comme s'il était du ressort des morts d'apprendre à parler aux vivans !

Enfin, et pour revenir à ce que nous disions d'abord, on pourra suivre le même système de familles et d'analogie pour reconnaître les différences idéologiques qui existent entre les composés des synonymes que nous venons de reconnaître, tels que INESPÉRÉ, DÉSESPÉRER, DÉSESPOIR, DÉSESPOIRS, &, &.

CONCLUSIONS.

Je ne terminerai point cet opuscule sans démontrer, par la connaissance de nous-mêmes, que ce qui doit constituer notre *bonheur* ou notre *malheur*, doit nécessairement provenir de la nature de nos dispositions morales, et ensuite de celle de nos idées sur tout ce qui nous entoure, et principalement de la rectitude de nos perceptions, tant sur ce qui est en nous que sur ce qui est hors de nous, car voilà de quoi se compose tout notre Univers.

Si l'abbé Raynal a eu raison d'avancer que l'ESPÉRANCE et la CRAINTE avaient placé le *Paradis* et l'*Enfer* sur la terre, Mons.r L'abbé de Lille a dû nécessairement entendre parler de ces deux dispositions de l'âme, lorsqu'il a dit :

» *L'âme de notre sort cet arbitre éternel !*
» *Du ciel fait un enfer, et de l'enfer, un ciel.* »

Il résulte de cette dernière pensée que le *bonheur* doit être l'heureux résultat de nos dispositions morales, plutôt que l'œuvre des circonstances au milieu desquelles nous vivons. Les anciens paraissent partager cette opinion, lorsqu'ils dépeignent le *bonheur* comme devant résulter de l'équilibre des passions qui naissent de ces différentes dispositions de l'âme, de la même ma-

nière que la *santé* résulte de l'équilibre (1) des humeurs; en effet les humeurs qui naissent des dispositions physiques, sont au corps ce que les passions sont à l'âme, c'est-à-dire, le levain, le principe de l'agitation sans laquelle l'âme et le corps manqueraient de force et de grâce. D'après Epicure le *bonheur* est à l'âme ce que la *santé* est au corps. En effet *bonheur* et *santé* ont été confondus par les spiritualistes, lorsqu'ils ont dit le *salut éternel*, pour le *bonheur éternel*; nos meilleurs étymologistes font dériver *salut* de *salute* qui signifie *santé*, ainsi donc si le *bonheur* du corps est la *santé*, on peut dire avec autant de raison que la *santé* de l'âme est le *bonheur*, et c'est sans doute en suivant cette analogie que nous avons pu dire un *esprit sain* comme on dit un *corps sain*.

Après avoir supposé l'équilibre des passions dans un corps bien organisé, nous pourrions tracer l'histoire de son *bonheur* par l'analyse des dispositions de l'âme qui y président, ainsi que des différentes habitudes qui en découlent.

---

(1) Les anciens représentaient le Temps marchant sur le tranchant d'un rasoir, pour signifier que la vie dépendait de cet équilibre.

dispositions de l'âme.	1.er Degré DÉSIR, (1)	*joie inquiète.*
	2. Degré ESPÉRANCE,	*joie anticipée.*
habitudes de l'âme.	3. Degré ESPÉRANCES,	*joie avenir.*
	4. Degré ESPOIR,	*joie prochaine.*
	5. Degré ATTENTE,	*joie assurée.*
	6. Degré CERTITUDE,	*joie présente.*

Quoique la *possession* soit l'objet de tous nos désirs, l'expérience nous avertit que le *bonheur* ne lui est redevable de ce qu'il a de positif que par les différentes habitudes de l'âme qu'elle a fait naître. En effet la *possession* ne saurait nous offrir que des *jouissances* ou des *douleurs*, suivant que nos désirs ont été exaucés ou déçus, et le *bonheur* ne peut pas plus se constituer de *jouissances* que l'homme ne pourrait exister long-temps dans des déchiremens continuels c'est-à-dire, qu'un état excessif, quel qu'il soit, détruirait infailliblement ou l'homme, ou l'équilibre des passions qui doivent présider à son bonheur; mais le *souvenir* (2) des jouissances

(1) Si Campbell a eu raison d'appeler le DOUTE, *the mother of dismay;* il me semble que le DÉSIR, d'où sont sorties toutes les *croyances religieuses*, pourrait être considéré comme *le père* du *bonheur*.

(2) On jouit par le *souvenir* comme on souffre par le *repentir*.

peut devenir une *joie présente*, propre à fortifier notre bonheur, par la douceur et la modération du sentiment qu'il inspire. De ce que nous venons de dire, il suit que si l'âge des passions connaît les jouissances, l'âge de la raison est réservé au *bonheur*, si toutefois l'abus des jouissances n'a pas émoussé les dispositions de l'âme qui y président.

De la même manière que nous rencontrons le *bonheur*, ou la *tranquillité* (1) *de l'âme* dans l'équilibre de nos passions, nous rencontrons le *malheur*, aussitôt que cet équilibre n'existe plus, et nous pourrions en tracer l'histoire par l'analyse des dispositions et des habitudes de l'âme contraires à celles que nous venons de définir.

---

(1) Epicure définissait le BONHEUR: » *corps sans douleurs, âme sans trouble*, » c'est-à-dire, qu'il faisait consister le BONHEUR dans la santé du corps et de l'âme, ou bien dans l'équilibre des humeurs et des passions. *Tranquillité de l'âme et du corps*, n'est pas toujours propre à définir le bonheur: » sans agitation, dit Weiss, l'esprit tend vers la stupidité; » et sans mouvement le corps tombe dans la langueur : un » mélange modéré des deux est l'état de nature, et celui » du BONHEUR. » « Sans l'agitation, a dit Montaigne, l'âme » manquerait de force et de grâce! » — Nous pouvons dire la même chose du corps.

dispositions de l'âme.	1.er Degré DOUTE,	*peine inquiète.*
	2. Degré CRAINTE,	*peine anticipée.*
habitudes de l'âme.	3. Degré APPRÉHENSION,	*peine à venir.*
	4. Degré PEUR,	*peine prochaine.*
	5. Degré FRAYEUR,	*peine assurée.*
	6. Degré TERREUR, (1)	*peine présente.*

En effet, c'est aux *terreurs humaines* que nous sommes redevables de tous les fléaux qui affligent l'humanité ; d'où il résulte que l'éducation qui aurait pour objet de fortifier nos ESPÉRANCES, et de dissiper nos CRAINTES, deviendrait la plus propre à faire notre *bonheur*, tout en nous rendant plus vertueux :

---

(1) *Craindre* et *désirer* sont les deux grands mobiles de la pensée, c'est-à-dire, les deux sources où nous allons puiser tour-à-tour les motifs de notre *malheur* et de notre *bonheur*. — Toute *crainte* suppose un mal ; tout *désir* suppose un bien. Tels sont les seuls vrais maux et les seuls vrais biens ; il ne saurait en exister d'autres, puisque l'expérience nous prouve que la crainte d'un mal est pire que le mal lui-même :

» Aut fuit, aut veniet ; nihil est praesentis in illâ :
» Morsque minus poenae, quàm mora mortis habet. »

Et que le désir d'un bien fait naître toutes les habitudes de l'âme dont se constitue le bonheur ; tandisque sa possession en devient le tombeau :

LE BONHEUR N'EST QUE L'ART DE SAVOIR ESPÉRER

La vie où l'on espère est toujours la plus pure.

Ainsi, le *bonheur* et la *sagesse* naissent généralement des *certitudes* que l'*espérance* et la *foi* nous glissent au fond du cœur :

La timide ESPÉRANCE, *humble dans ses attraits,*
Comble qui la chérit, de vertueux bienfaits.

Au contraire le *malheur* et le *désespoir*, enfans de nos *terreurs*, naissent d'une insensibilité ou plutôt d'une faiblesse morale, qui paralyse en nous les différentes dispositions de l'âme d'où dépend toute notre félicité :

La crainte, la terreur, et leurs tristes alarmes
Pour nos cœurs agités n'auront jamais de charmes.

Les allégories de Pandore et de Prométhée sont très-ingénieuses, et nous montrent que l'*espérance* et la *crainte*, qui naissent des inquiétudes de l'âme, peuvent sortir du *désir* comme du *doute;* l'ESPÉRANCE reste au fond de la boîte de Pandore pour nous consoler de nos vœux indiscrets; et Prométhée, attaché au rocher, et pressé par le bec déchirant d'un aigle qui lui dévore le foie, nourrit encore, dans ses doutes affreux, l'*espérance* qu'Hercule viendra le délivrer. Les anciens avaient chassé l'*espérance* des enfers pour les rendre sans doute plus redoutables aux méchans; c'est ce que veulent signifier les tourmens de Tantale, et les peines éternelles auxquelles furent condamnées les Danaïdes. Ixion, attaché par les Euménides à une roue qui tourne

sans-cesse au milieu des serpens, est bien loin de concevoir la plus petite ESPÉRANCE ; d'ailleurs, que pourrait l'ESPÉRANCE contre des peines éternelles ?......

Maintenant que notre esprit doit être saturé des différences idéologiques qui existent entre les divers synonymes qui ont fait l'objet de cet opuscule, je profiterai, s'il en est encore temps, du conseil que nous donne Boileau, lorsqu'il dit :

» *Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant*,
» *Et l'esprit rassasié le rejette à l'instant.* »

Cependant je ne terminerai pas sans rendre un dernier hommage à la mémoire de l'homme (1) qui le premier a dit et prouvé aux nations civilisées de l'Europe qu'il ne pouvait y avoir de synonymes parfaits dans leurs langues ; et, par un exemple à la Girard, je vais tâcher de rendre plus sensible et plus évident par l'application,

(1) «Dès que l'ouvrage de l'abbé Girard parut, dit Beauzée, il fixa l'attention des savans et les suffrages du public. Lamotte jugea d'après cet écrit, et sans en connaître l'auteur, que l'Académie française ne pourrait se dispenser de l'admettre dans son sanctuaire, s'il s'y présentait avec un tel ouvrage. » « Il subsistera, dit Voltaire, autant que la langue française, et il servira même à la faire subsister. » Les nombreux imitateurs que Girard a eus en Europe pourraient nous faire dire, avec autant de justice, que l'ouvrage de ce grand homme subsistera autant que le langage même, et qu'il servira toujours à le faire subsister.

des développemens qui, dans le corps de cet opuscule, auraient pu paraître obscurs, captieux ou trop recherchés.

APPLICATION.

Si dans le cours de cette longue, et peut-être trop fastidieuse dissertation, j'avais mis quelquefois le doigt sur une vérité importante à saisir, j'avoue d'avance que je l'aurai dûe plutôt à l'indépendance de mes idées et au hasard, qu'à mon génie ou à des recherches savantes et profondes. Je DÉSIRE donc que mes ennemis (1) me

---

(1)

la pardonnent avec autant de sincérité que je la leur sacrifie. Cette douce ESPÉRANCE éveille ma *confiance*, tout en fortifiant mon courage, et me fait ESPÉRER que mes amis me sauront encore plus de gré des soins que j'ai mis à leur plaire, en recherchant leurs suffrages dans le pardon *inespéré* de mes adversaires. Quelle ATTENTE ne serait point trompée, si l'inconstance d'un ennemi n'ajoutait rien à la fidélité d'un ami? — Une réconciliation franche est donc l'objet de tous mes *désirs*, quoique j'ose à peine l'ESPÉRER DE ceux qui ont tant de raisons de se plaindre de moi; mais cette douce illusion ranime le sentiment qui fait l'objet de toutes mes ESPÉRANCES, et rien ne saurait m'en détacher: par elle mon ESPOIR se nourrit de l'EXPECTATIVE d'une victoire insigne, et bientôt j'ATTENDS tout de la CONFIANCE aveugle à laquelle je m'abandonne, et dont les trop flatteuses ASSURANCES m'invitent à COMPTER sur un succès qui n'aura, peut-être, pour moi d'autre CERTITUDE que l'amertume de la déception. Mais est-il quelque chose de plus doux au monde que l'ESPOIR de pouvoir un jour désarmer de fidèles ennemis ou d'infidèles amis, et de n'avoir plus à craindre que ses propres passions.

Enfin le DÉSIR seul d'être utile à la science qui m'occupe, et non celui d'acquérir une vaine célébrité, a réveillé en moi la douce ESPÉRANCE de pouvoir rendre un jour mes travaux utiles. —

Bientôt j'ai vu sortir du sein de mes recherches des ESPÉRANCES sans nombre, et c'est alors que j'ai conçu l'ESPOIR de voir mes efforts applaudis et mon but rempli.

Pourquoi ne puis-je dire comme l'abbé Girard, » j'ESPÈRE que mon travail sera goûté du public, » et j'en ATTENDS un jugement équitable !. . . .» C'est alors que je m'écrirais avec Roubaud, et contre Roubaud : « J'ESPÈRE que le public ap» prouvera ma critique, et j'ATTENDS un juge» ment raisonné de nos maîtres pour m'y conformer. » *(Guizot vol. 1. p. 380.)* Enfin, quelque soit l'accueil que le public voudra bien faire à mes ESPÉRANCES incertaines, et peut-être, encore, trop ambitieuses, mon ESPOIR ne sera pas entièrement trompé, si j'ai pu le convaincre du *désir* ardent que j'ai eu de lui être utile et agréable.

FIN.

N. L'auteur regardera comme *contrefaçon* tout exemplaire qui ne sera pas revêtu de sa signature.

Appert.

ERRATA.

DANS QUELQUES EXEMPLAIRES :

Pages, Lignes.			
7	20	q'un . . . . . Lisez :	qu'un
10	7	*ultra*	*ultrà*
13	6	conçis.	concis
13	9	quelle.	qu'elle
14	8	conçues.	conçues,
16	1	changement	changement de genre
16	16	compréhension	*compréhension*
16	22	aerial.	aërial
18	27	partielle	partielles
22	15	parconséquent	par-conséquent
23	2	commune ;	commune ,
23	17	ou	où
25	12	*ajoute m.r Laveaux*	ajoute M. Laveaux
26	18	a	à
26	23	ESPÉRANE	ESPÉRANCE
27	27	hyver.	hiver
30	17	j'rspére	j'espère
30	23	devivre	de vivre
31	13	qne	que
38	22	*crudeltà*	*crudeltà.* »
41		Les deux couplets doivent prendre des guillemets	
41	21	*reste*	*restes*
42	18	*enfin*	*toujours*
44	14	*qui espère*	*plein d' espoir*
45	14	*douce consolation*	*illusion du coeur*
45	29	*le fin.*	*la fin*
46	17	*et, fier.*	*fier*
46	24	*chrétien*	*chrétien* ,
48	19	nom	nom ,
53	28	Lemercier	Lemercier :
54	22	aud.	and
56	3	HOFFEN	HOPFNUNG
56	5	HOFFENS	HOFFNUNGEN
56	5	pluriel	pluriels
64	19	momodifications	modifications
66	27	proportionelle	proportionnelle
67	7	rallumetoujours.	rallume toujours
68	28	problême	problême
73	6	in failliblement	infailliblement
73	24	systéme.	système
76	16	continuels	continuels ,
80	1	an	au